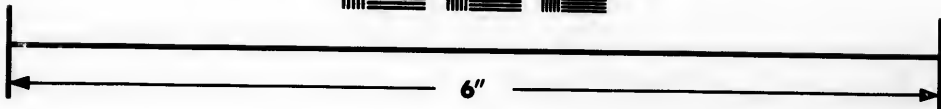
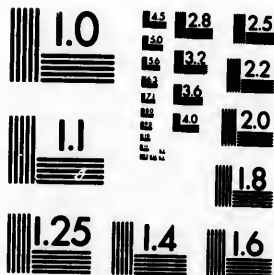


**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25

**CIHM/ICMH
Microfiche
Series.**

**CIHM/ICMH
Collection de
microfiches.**



Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25

© 1983

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distortion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire
- Only edition available/
Seule édition disponible
- Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
			✓								

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

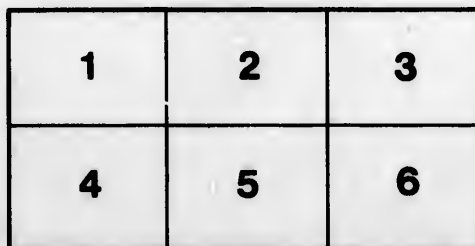
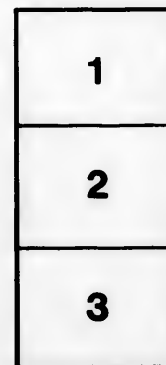
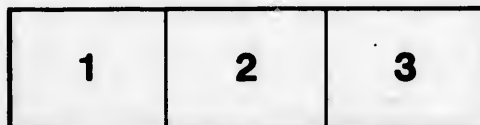
Bibliothèque nationale du Québec

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol \rightarrow (meaning "CONTINUED"), or the symbol ∇ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

Bibliothèque nationale du Québec

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole \rightarrow signifie "A SUIVRE", le symbole ∇ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

LETTRES

IROQUOISES

[Maubert de Gouvest]

TOME PREMIER.

DE LA LANGUE
IROQUOISE

A IROCOPOLIS,
CHEZ LES VENERABLES.

MDCCLII.

RES

BF

165

LETTERS

FROM COLLEGE

TO THE
PRESIDENT
OF THE

THE UNIVERSITY OF

CHICAGO

XX
XX
m
ex
pa



LETTRES IROQUOISES

PREMIÈRE LETTRE.

JE t'ecris, vénérable Alha,
pour m'acquiter de la com-
mission, que tu m'as donnée
au jour de l'assemblée de nos
Vaillans. J'ai traversé les
mers habillé en *Européen*, & j'ai été
extrêmement surpris de trouver des
pays délicieux, & des peuples tout-à-fait

Tom. I.

A

dis-

différens de nous dans leurs manières , & dans leurs idées. Les balots de pelletterie , que tu m'as donnés , m'ont procuré tous les plaisirs & toutes les commodités de la vie , auxquelles je me suis bien-tôt accoutumé. J'ai vendu ces depouilles de bêtes pour de l'or. Je ne sai quelle vertu divine ces peuples voient dans ce métal : ils sont remplis de joie à son aspect : ils en estiment plus un morceau dur & massif , qu'un poisson ou un bœuf. J'avois grande envie de rire de cette idée singulière : je croyois d'abord avoir manqué de probité , en leur donnant si peu de chose pour avoir des habits & du vin. Ils partagent cet or en petits morceaux plats & ronds , pour en porter plus facilement dans les voyages , & pour leurs emplettes. En vérité , sage Alha , ces hommes sont bien fous ou bien stupides. Nos pères , aussi anciens que le soleil , nous ont laissé pour tout héritage leurs arcs , leurs flèches & des peaux
d'a-

d'animaux: ces choses sont utiles à la vie. Ce que je ne puis comprendre, c'est que parmi ces nations bizarres il y a des pauvres & des riches; distinctions inconnuës dans nos heureux déserts. Que j'aurai de choses à t'écrire: je doute fort que nos illustres *Iroquois*, quand ils seront bien informés, se résoudent jamais à bâtir des villes & des temples, à vivre avec des loix aussi barbares, & aussi contraires au bon sens, que celles de ces pays singuliers.

VOILA' ce qu'ils me font penser d'eux avant que je les connoisse à fond. Ce vieillard majestueux, qui s'insinua parmi nous, nous gagna par ses présens & par sa sagesse; mais je te conseille, sublime Alha, de ne point souffrir de changement parmi nos femmes & nos enfans, jusqu'à ce que je t'aie fait un fidèle rapport des mœurs de ces peuples. Tu fais que ce vieillard, avant de quitter nos déserts, m'apprit le françois en six lunes: le peuple, qui par-

le ce langage , passe pour le plus cultivé de ces climats. Que le grand Esprit te donne bon feu & bonne pêche: qu'il dirige tes flèches sur les oiseaux du ciel & les animaux de la terre.

SECONDE LETTRE.

JE t'avouë , vénérable Alha , que je suis quelque-fois enchanté des douceurs que je goûte dans ces climats: il faut que ma raison fasse des efforts continuels , pour vaincre la magie qui m'entraîne. Il me semble souvent que je rêve , ou qu'en effet je suis parfaitement heureux: je ne souffre ni de la faim ni de la soif , ni du froid ni du chaud: quand j'ai bu de leurs liqueurs divines , je crois être avec le grand Esprit: leurs lits sont faits pour les delices: ils marchent dans des voitures , que des ani-

animaux enlèvent avec une légèreté incroyable. Je suis venu en volant de *Nantes* à *Paris* : ce sont deux villes, c'est-à-dire deux amas d'habitations. La pluie, la neige, & les frimats, ne tombent plus sur moi : leurs nourritures sont délicieuses ; & je jouis de tous ces biens par le moyen de ces matières inanimées, qu'ils estiment beaucoup. J'ai eu long-tems une erreur dans l'esprit, & j'en rougis à tes piés : j'ai cru que les ames de nos sages *Iroquois* venoient après la mort jouir dans ces contrées voluptueuses de la récompense de leurs vertus, en se revêtant de nouveaux corps ; mais j'ai été bientôt détrompé par les crimes que j'ai vu commettre ici. Le croirois-tu, cher ami ? ils refusent à leurs frères & leurs voisins les choses nécessaires à la vie : j'ai conclu de-là, qu'il étoit impossible que ces hommes heureux & opulents fussent les ames de nos saints *Iroquois*. Tu le fais, respectable Alha, si

nos sages compatriotes ont jamais manqué à ces devoirs de l'humanité.

ON me conduisit hier dans un lieu si charmant, que j'en suis encore yvre de plaisir: je ne sai, cher ami, si tu pourras t'imaginer rien de semblable: là on s'assemble sur la fin du jour. Pour nous le ciel est le temple de la divinité; mais, comme ces peuples se vantent que leur Dieu habite avec eux, j'ai cru que cette habitation surprenante étoit le lieu de leurs adorations nocturnes. Quoiqu'il en soit, je crois que le grand Esprit y repand ses faveurs les plus sublimes. Là j'ai vu des hommes brillants comme le soleil descendre & monter aux cieux, des campagnes immenses & des mers se multiplier & changer sous mes yeux. Représente-toi ce que feroit le Créateur s'il te montrait en un instant tous les climats du monde, en les rapprochant de toi, & les faisant paroître & disparaître tour à tour. Tel autrefois forma l'univers, selon
les

les enseignemens de nos pères. Tu dirois qu'ils ont emprunté les étoiles aux cieus, pour en couvrir leurs têtes & leurs vêtemens. Semblables à des Dieux, ils semblent avoir soumis à leur empire tous les élémens. Le bois, le croirois-tu, cher Alha, parle dans leurs mains, & exprime des sons inexplicables : nos chansons ne peuvent t'en donner une idée. Je ne puis entendre ces accens divins sans perdre la parole & le sentiment : il me semble que cette volupté me fait mourir & vivre.

TROISIÈME LETTRE.

JE me promenois ce matin dans les jardins du palais de leur monarque : j'en examinóis les beautés & les symétries, & les comparois aux charmes de

ma chère *Glé*, que je t'offre en mon absence, vénérable *Alha*, afin de la consoler par des enfans. Une troupe d'esclaves d'une beauté rare, distribuée en divers lieux des jardins, immobile & silencieuse, inspiroit du respect pour le prince. Je me suis approché pour leur adresser la parole; & croyant qu'il y avoit du mystère dans ces lieux sacrés, je me suis tû, jusqu'à ce que, voyant des *François* parler, je leur ai demandé ce que faisoient là ces hommes étonnans; ils se sont mis à rire, & m'ont fait connoître avec insulte, que j'étois aussi stupide que ces figures. En vérité, vénérable *Alha*, je crois encore que c'est une espèce de créatures humaines, que nous ne connoissons point; elles marchent, elles s'assèyent, elles regardent, elles respirent, leurs corps sont flexibles, elles tirent de l'arc, & font tout ce que nous faisons: qui fait si des pais, inconnus pour nous, ils n'ont pas emmené ces hommes extraordinaires;

res: ils disent qu'ils sont nés en *Fran-*
ce, mais je n'en crois rien: leurs fem-
mes pourroient-elles engendrer ces co-
losses? il y en a, dit-on, dans tous ces
climats, chez les Illustres. En vain
m'ont-ils montré les instrumens avec
lesquels ils prétendent les former: tout
étranger que je suis, je sais com-
ment se font les figures humaines; &
mes enfans ne se font pas faits à coups
de massüe, ni par un instrument de
fer. Que le grand Esprit est admirable!
quelle diversité prodigieuse dans ses
ouvrages, mon cher Alha! que je vou-
drois le posséder ici. Ces peuples ont
une espèce de magie, pour représenter
aux yeux tout ce qu'ils veulent. Je me
vois par tout sans savoir comment cela
est possible. Cet instrument ressemble
à l'onde claire d'un ruisseau, où mille
portraits s'effacent & se reproduisent.
Ces peuples font bien plus: ils fixent
tous les traits d'un homme par des cou-
leurs, & forment des images durables.

PARTAGE, cher Alha, la chasse avec mes enfans; & si le froid les incommode, vas les conduire dans une contrée plus douce & plus propre à leur delicateffe.

QUATRIÈME LETTRE.

CES Barbares comptent les tems, & s'imaginent calculer la durée du monde. Quelle extravagance, mon cher Alha, nous avons bien d'autres pensées: nous jouissons de nos déserts & de notre liberté, sans nous attrister par des reflexions, qui nous annonneroient la fin de nos douceurs: nous voyons d'un œil tranquile & insensible une lune se succéder à l'autre; & nos vénérables Sages nous apprennent à ne jamais les compter. L'ennui de vivre, ou l'inquiétude de ne pas vivre assez, sont

font également injurieux au maître du monde. Que m'importe de savoir en quel instant je vis, tandis que je néglige la vie heureuse? le tems est pour les hommes un ocean profond & impénétrable, dont on ne peut compter ni les gouttes d'eau ni les grains de sable.

JE crois, mon cher Alha, que ces gens-ci ne savent pas mieux que nous quelle heure il est. Les tems chez eux sont réglés par les horloges, & chez nous par la naissance, & la mort: l'heure frappe pour nous sans nous surprendre, & malgré mille avertissemens, ils meurent ici sans y penser.

ILs passent pour savans, parce qu'ils font des recherches curieuses sur la nature; mais je m'apperçois, en raisonnant avec eux, qu'à la fin de chaque question il en reste une dernière, à laquelle ils ne peuvent repondre. Je conversois, il y a quelque tems, avec un de leurs sacrificateurs, que la curiosité

sité

sité avoit engagé à me venir voir : il étoit informé, que je n'assistois point à ses cérémonies, & que je ne connoissois point sa religion : c'étoit un nouveau motif pour lui, car ces hommes désirent avec ardeur que tout l'univers professe leurs dogmes, tout prodigieux & inconcevables qu'ils sont. Il m'aborda d'un air grave & assez libre : il me parla de *Dieu* dans des termes aussi magnifiques que ceux de nos sages *Iroquois* ; mais je fus surpris de voir bien-tôt après ce vénérable me raconter je ne sai quelles apparitions du grand Esprit, & une foule confuse d'histoires, que je ne pouvois croire sensément. Je le laissai parler tant qu'il voulut, & me gardai bien d'échauffer sa colère : un étranger a toujours à craindre, quoique d'ailleurs les *François* se piquent de liberté dans leurs sentimens.

EN vérité, mon cher Alha, nous n'avons pas besoin de nouvelles merveil-

veilles après la formation de l'univers. Le grand Esprit s'est caché à nos yeux, & nous a fait tels qu'il veut que nous soyons: c'est se plaindre de la magnificence de ses œuvres, c'est attaquer sa sagesse, que de vouloir reprendre & corriger l'homme. Ces gens-ci sont tristes & fâcheux: ils gémissent de leur sort, & en font un point de leur religion. Pour nous, vénérable Alha, nous connoissons mieux le grand Esprit: nous le louons avec joie, & nous portons devant lui un cœur toujours pur & un esprit serein. Je me suis enfin déterminé à m'instruire dans leurs sciences; & j'ai deux vénérables qui ne me quittent point: j'étudie nuit & jour: je m'asservis à cent leçons barbares, & qui me semblent puériles: j'apprens le latin & le grec, deux jargons qu'on ne parle plus parmi les hommes, & que ces gens-ci prétendent savoir par tradition. Il y a bien des termes sur la signification desquels ils contestent: je
ne

ne m'en étonne pas : les Romains & les Athéniens ne sont plus là pour décider leurs procès. L'un de mes deux vénérables est un *François* yvrogne, qui parle, dit-on, très-mal sa langue, mais qui fait le latin en perfection. Tu ne le croirois pas, mon cher Alha, on apprend ici tout ce dont on n'a que faire : on voit des hommes, qui savent les histoires anciennes, & qui ignorent jusqu'au nombre de leurs Rois, les différens établissemens qu'ils ont faits, leurs vices & leurs vertus.

Tu vois, sublime Alha, jusqu'à quel point je me gêne pour être utile à notre patrie : juge après cela si je serai en état de te rendre un compte exact de ces nations, que nos vaillans voudroient imiter. Oui, mon cher Alha, si elles valent mieux que nous, il faut les prendre pour modèles : si elles sont plus éclairées & plus heureuses, il faut emprunter d'elles ce qui nous manque. Vis en attendant comme ont vécu nos
pè-

pères: jouis de tes rivières & de tes campagnes, où règne l'innocence & la tranquillité. Les habitans de cette ville immense, où je suis, chérissent les champs & la verdure: ils vont à certains jours & dans certaines saisons en goûter le repos avec empressement: ils ne font à la ville que par la nécessité du commerce; & font assez comprendre, que nous sommes faits les uns & les autres pour ces douces retraites, où nos vaillants habitent toujours. Leur Roi n'a pas dit-on de plus grand plaisir que celui de parcourir les forêts à la chasse: ils conviennent que c'est la plus noble occupation de l'homme: tout le monde ici ne peut pas s'en occuper librement: ils réservent aux Illustres le droit d'égorger des bêtes. Ces Grands ont les mêmes inclinations que nous: j'ai conversé avec quelques-uns d'eux: en vérité, vénérable Alha, ils ne croient point ce que disent leurs sacrificateurs: ils pensent du grand Esprit
tout

tout ce que nous en ont appris nos pères : ils l'adorent comme nous par la jouissance des plaisirs ; & croient aller à lui par les routes délicieuses , qu'il nous à tracées , & vers lesquelles il entraîne amoureusement notre cœur. Sers de père à mes enfans , sublime Alha : défens les des bêtes feroces : apprens leur à tirer de l'arc , & témoigne à ma chère Glé ma tendresse & mon amour.

CINQUIÈME LETTRE.

Tu me mande , que tu as rendu les derniers devoirs à mon vénérable père : je me rejouis de sa mort fortunée : Les enfans ici , à la mort de leurs parens , jettent des cris & des sanglots. Quelle folie , mon cher Alha , de s'affliger d'être homme , & d'en finir la carrière ! je ne fais pas ce qu'ils prétendent.

tendent, si c'est de vivre toujours ou de s'irriter contre le grand Esprit. La crainte & l'esperance remuënt tous les cœurs de ces nations, sans connoître véritablement ce qu'ils craignent, ou ce qu'ils esperent. Le grand Esprit n'a-t-il pas pourvu à tout en nous mettant ici bas? sous son empire quelqu'un est-il à plaindre? Y a-t-il des malheureux? Mon père est mort & je gemirois de le voir entre les mains du Père de la Nature? Non, mon cher Alha! je ne le ferai jamais: que tu me consoles en m'apprenant que ni les bêtes feroces, ni nos ennemis ne l'ont dévoré! Que ma femme & mes enfans, que toi, le plus cher de mes amis, lui avez donné votre cœur pour tombeau, usage saint, que nos pères nous ont transmis, mais ignoré dans ces climats impies! Soleil eteins la lumière à ce spectacle dénaturé! Les enfans ici jettent indignement ceux qui leur ont donné le jour dans des fosses, creusées par l'insensibilité

B

&

& par la barbarie. Ils abandonnent
 aux vers de la terre, ceux qui sont le
 principe de tous leurs biens. Ah! cher
 Alha! ce n'est qu'à nous qu'il est don-
 né de cherir véritablement nos pères.
 Leur sang auguste coule dans nos vei-
 nes, & devient immortel en se conser-
 vant de generations en generations.
 Jamais les *Iroquois* n'ont engraisé la
 terre. Jamais les animaux n'ont brou-
 té l'herbe sur leurs corps. Les races
 posterieures ne sont pas detestées dans
 nos déserts comme dans ces climats.
 Plus nos enfans s'éloignent de nous,
 plus ils se trouvent mêlés & confondus
 avec une multitude d'illustres ayeux.
 Croirois-tu, mon cher Alha! que les
Européens nous fissent un crime de notre
 pieté profonde? je te le dis avec eton-
 nement: oui, tel est le renversement
 de leur raison! ils ont horreur des ma-
 melles qui les ont allaités, & de ces
 depouilles sacrées, dont le ciel les a fait
 naître. Ils rient, les insensés qu'ils sont,
 des

donnent
 i sont le
 Ah! cher
 est don-
 os pères:
 nos vei-
 se conser-
 nerations.
 ngraissé la
 ont brou-
 Les races
 stées dans
 es climats.
 de nous,
 confondus
 es ayeux.
 ! que les
 e de notre
 avec eton-
 versemēt
 r des ma-
 & de ces
 l les a fait
 qu'ils sont,
 des

des mystères redoutables de nos ban-
 quets, où nos mains sont armées par le
 respect & l'amour: s'ils savoient la
 vertu secrete & divine qui nous y est
 communiquée, quel amour pour le
 grand Esprit nous concevons après ces
 repas saints, où la vertu s'incorpore à
 nous! s'ils savoient quelle ardeur ces
 chairs sacrées nous inspirent pour la pa-
 trie & pour nos enfans, que nous re-
 gardons comme le sanctuaire, où la
 mort nous transportera un jour, pour
 revivre de nouveau, pour être l'ame
 de leur ame, & pour laisser dans leur
 tendre sein l'impression de nous-mêmes
 & le souvenir continuel de nos paroles
 & de nos actions! o ciel! que d'*Euro-
 péens* seroient meilleurs s'ils nous imi-
 toient. Je lisois, mon cher Alha, ces
 jours passés sous les yeux d'un de mes
 pedagogues, que la pluspart des grands
 hommes avoient eu des enfans indig-
 nes d'eux, d'où crois-tu que viennent
 ces effets? c'est parce qu'ils nont pas

mangé leurs pères. Les Rois de ces pays devroient ordonner, que les seuls grands hommes fussent mangés par leurs enfans, afin de former dans la suite des generations une race d'Illustres comme nous. Mais à quoi bon ces reflexions cher Alha? ils marchent tous dans les tenèbres & dans la honte. Comment disent-ils que *Jesus* les divinise. C'est en se faisant manger par eux. *Jesus* leur a donc donné les mêmes leçons que celles que nos ayeux nous ont laissées. Je ne vois ici que des enfans qui n'ont pas mangé leur père. On m'en montre à la cour & dans tous les etats. En effet, si ce que me disent les *François* est vrai; ils ont eu des hommes admirables: mais ce que je fais, c'est que leurs descendants ne leur ressemblent pas.

 SIXIÈME LETTRE.

Les femmes de ces climats sont charmantes ; l'enjouement , les graces, la vivacité, la liberté me les font aimer éperdûment. En vérité, mon cher Alha ! il faut être raisonnable pour aimer les nôtres, mais celles-ci jettent dans l'ivresse : leurs vêtemens sont faits pour l'amour ; & les charmes qu'ils laissent entrevoir aux jeux surpassent la beauté de l'aurore. Tu fais, mon cher Alha, les loix du grand Esprit & qu'il nous avertit d'aimer par les objets qu'il nous présente. Ici on se fait un devoir d'aimer ce qu'on hait, & de haïr ce qu'on aime. De là viennent ces humeurs bizarres, & ces ennuis qui les devorent : ils s'associent sans retour, & malgré la tyrannie où

ces loix malheureuses retiennent la Nature, ils n'osent ouvertement en briser les chaînes. Il est vrai, cher Alha! qu'ils ne le font que pour contenter leurs Sacrificateurs. Dociles en effet au penchant qu'ils devroient suivre avec autant de simplicité que nous, ils se dédommagent de leur servitude. Le croirois-tu? cher Alha! ce n'est point l'amour qui forme ces nœuds, ce sont des parents mélancoliques & intéressés, qui prescrivent à ces jeunes victimes, une tendresse qu'elles n'ont point. Ce ne sont point ces mouvemens inexplicables des cœurs, qui les unissent, ces effusions involontaires d'amour, ces attrait qui nous entraînent à notre insçu, c'est une idée sombre & réfléchie, qui part du sein de l'avarice & de l'ambition. Tout est ici bouleversé, mon cher Alha! les rang & les distinctions enfantés par le hazard, séparent les Bergères des Bergers pour lesquels elles étoient nées.

Et

Et pour comble de caprice leur arrive-t-il de se rencontrer, & de s'apercevoir, qu'ils étoient faits l'un pour l'autre, les loix cruelles & injustes viennent troubler leurs embrassemens & les plonger dans des douleurs éternelles. Il faut, disent ces graves tyrans, fixer l'état des biens & des familles. Sans cela tout seroit en désordre sur la terre. Ah sublime Alha! le monde n'est-il pas une unique famille. Le premier homme n'étoit-il pas père, frère & époux de la première femme tout à la fois? Chez nous tous les biens ne sont-ils pas communs? Nous suivons la simple Nature; pourquoi s'en font-ils écartés? C'est ce premier égarement qui a produit tous les autres. Ces principes détestables ont été sanctifiés, & tous ces maux sont devenus nécessaires. Chez nous toutes les conditions sont égales. Le cœur seul décide de nos engagements. Il nous lie & nous délie à son gré. Il n'en est point par-

mi nous qui ne trouve à la fin le repos de tous ses desirs.

VOILA', mon cher Alha, où se sont terminées ces sciences & ces raisonnemens, par lesquels ils prétendent l'emporter sur nous. Courbés sous leurs chaines onereuses, ils osent nous montrer leur liberté. Plus on fuit la simplicité de la Nature plus on s'égaré. En vain par des caprices consacrés au préjudice de ses loix veut-on substituer d'autres loix; tôt ou tard elle nous ramène à elle & dissipe malgré nous, les préjugés qui semblent affoiblir son aimable empire.

JE te jure, mon cher Alha, que je ferois ici plus de profelites, que n'en a fait dans nos deserts le vieillard à barbe vénérable, en nous prechant son Dieu. Toutes les femmes penchent vers nos idées, & plus je connois les habitans de cette ville prodigieuse, où je suis, plus je découvre qu'ils pensent comme nos illustres *Iroquois*.

MOYEN.

MOYENNANT un sac d'or, je possède la plus aimable des Créatures. Je n'ai jamais goûté en ma vie de plaisir plus pur. Elle a le cœur tendre & passionné. Elle me préfère aux François les plus beaux. Elle se meurt, si je manque un jour de la voir & de l'embrasser. Sa peau est plus blanche que la neige. Ses yeux sont vifs & touchants. Son sein inspire la tendresse. Si *Glé* n'étoit pas ma sœur comme elle est mon épouse, la passion que j'ai pour cette *Européenne*, effaceroit celle que je dois avoir pour la mère de mes enfans. C'est à présent que je reconnois la sagesse de nos usages. La tendresse extrême qu'un frère a pour sa sœur, soutient celle que je lui dois en qualité d'époux.

ICI c'est un crime que de donner trop de force à l'amour. Les liens du sang, dès qu'il s'agit de mariage, sont des obstacles à l'union. Elles sont odieuses & détestables ces liaisons si

B 5 pro-

propres à concilier les cœurs. On prend par caprice & par des feux volages des femmes étrangères. Juge, mon cher Alha, si ces motifs d'amour sont puissant. Hélas! ils s'effacent un jour après. C'est un crime digne du feu de trouver dans le sein de sa sœur un double amour, un double engagement. Sçais tu bien, cher Ami! qu'ils s'épousent sans se connoître?

UN de leurs Illustres m'entretenoit ces jours passés des plaisirs, qu'il goûtoit avant ces nœuds sacrés, qui sont si doux pour nous & si cruels pour eux. Sache me disoit-il *Igli*, que je n'ai pas de douleur plus sensible, que celle d'envisager ma femme? Mon Père, homme dur, capricieux, intraitable, impraticable dans la Société, m'a menacé de se marier lui-même si je ne lui donnois des enfans. Il m'a fourni pour cet exercice une machine sans esprit, & sans beauté, sur laquelle j'ai travaillé par pure obéissance. Je ne

ne l'avois jamais vuë , mais elle étoit
 riche , & par cette seule raison , mon
 Père barbare vouloit que mon cœur
 s'exprimat malgré ses repugnances.
 Juge , mon cher Alha ! si ces hommes
 sont dignes de l'idée sublime , que nos
 illustres *Iroquois* s'étoient formés d'eux.
 Assûre de plus en plus les habitans de
 nos contrées , qu'ils sont eux-mêmes
 les Sages de la Terre. Il est vrai que
 les *Européens* semblent avoir emprunté
 des cieux des sécrets , qui ne nous
 sont pas révélés. Tu ne pourrois , cher
 Alha ! t'imaginer les prodiges qu'ils ont
 inventés , l'usage qu'ils tirent de toutes
 choses , & leur adresse inconcevable.
 Ils semblent disputer au grand Esprit
 le droit de créer. Mais souviens toi
 bien , cher Ami , qu'il vaut mieux pour
 nous , d'ignorer les commodités de la
 vie que d'apprendre d'eux tous les vi-
 ces. Que ferons-nous en nous lais-
 sant séduire à leur magie ? Nous inspi-
 rerons à nos enfans le desir de se sa-
 tis-

tisfaire: d'amasser des richesses & de se tuer pour les avoir. Leurs Sages, qu'ils appellent solitaires, ne sont pas plus riches que nous. Ces vénérables regardent leurs compatriotes comme des fous qui s'occupent à des niaiseries qu'il faut quitter à la mort. Tant il est vrai que ces nations sont forcées de s'accorder avec nous, malgré leurs préjugés extravagans.

SEPTIÈME LETTRE.

SAIS tu bien, cher Alha, qu'ici on ne prête rien sans caution? Tant ils sont persuadés de leur mauvaise foi mutuelle. On conteste ici un morceau de terre, une habitation. Ces *Européens* ont des disputes sérieuses en conséquence, qui durent quelque-fois la vie d'un homme. Un
quart

quart de ces peuples ne vit qu'au dépens de ceux qui font valoir ces droits prétendus. Ce n'est point la Nation qui possède la terre: ce sont les particuliers qui ayant reçu de leurs ayeux une division incommunicable, prétendent en chasser leurs frères & leurs compatriotes. En vérité, mon cher Alha, ces hommes sont de grands fots. Ils défèrent tous les honneurs à ceux qui ont la complaisance, en décidant leurs querelles, de leur ôter avec leurs biens tout moyen de disputer à l'avenir. Ils appellent les Pairs du Royaume ceux qui dans le fond ne sont que des graves figures, faites pour écouter tous ces insensés. Ils ont des juridictions à l'infini. Les Parlemens sont les premières. Les Parlemens, à ce qu'ils disent, étoient autrefois une Assemblée de Nobles, que le Roi, selon les besoins, faisoit tantôt dans un endroit, tantôt dans un autre, pour décider les plus grandes affaires: pour

les

& de
Sages,
nt pas
érables
comme
niaise-
Tant
forcées
ré leurs

R E.

, qu'ici
caution?
ur mau-
teste ici
habita-
disputes
durent
me. Un
quart

les causes légères les Seigneurs en jugeoient chacun dans leur district. Tout ce langage te paroît singulier, mais il faut que tu t'accoutumes à toutes les idées des François. Chez nous tout est immuable, depuis que le monde est fait, nous sommes encore les mêmes, mais ici tout s'accroît. Plus on remonte dans leurs antiquités, plus on voit de simplicité par-tout; dans ces tems postérieurs ils croient beaucoup mieux penser que n'ont fait leurs pères. En sorte que l'on voit clairement jusqu'à quel point s'est augmenté chez eux cet esprit de propriété & de contestation.

ILS disent dans leurs prières qu'ils sont nés dans la malice: en vérité, cher Alha, je les en crois sur leur parole. Un de leurs gens de chicanne m'en a plus appris que des millions de lunes n'en apprendront à nos vénérables *Iroquois*. Les raisons, telles justes qu'elles soient, peuvent se contester des années entières. Les précautions dans les procès

ces sont immenses. C'est une routine
 sacrilège, que l'on applique sans distinc-
 tion : & faute de l'avoir suivie exa-
 ctement le grand Esprit lui-même
 me donneroit gain de cause que je
 perdrois mon affaire. C'est une ma-
 nière de montrer qu'on a raison ; &
 sans cette manière lucrative pour ces
 Vénérables, alterés & devorans, quoi-
 qu'on ait raison on a tort. Que pense-
 rois-tu d'un de nos Sages, qui me con-
 damneroit seulement, parce que je
 m'exprimerois en langage canadien
 plutôt qu'en langage iroquois. Je lis
 avec plaisir les livres de leurs Sages : ils
 sont pleins de maximes toutes sembla-
 bles aux nôtres. Leur *Jésus*, qu'ils di-
 sent Fils du grand Esprit, n'a pas vou-
 lu juger aucun différent. Il leur or-
 donne de donner leur habit & leur
 manteau, si on leur conteste la moin-
 dre chose. *Paul*, un de leurs Inspirés,
 regarde les procès comme des crimes.
Jean Chrysostome dit, que le mien &
 le

le tien sont la source de tous les maux de la Terre. Tu vois, cher Alha, que la sagesse est la même dans tous les climats & que ces peuples aveugles pourroient voir clair s'ils vouloient.

HUITIÈME LETTRE.

LEURS Sacrificateurs font profession de ne jamais aimer de femmes, & ils appellent cela vertu. Juge, mon cher Alha, si leurs promesses peuvent être solides? La Nature est plus sage qu'eux; elle ne se contrefait jamais. Crois-tu qu'on puisse étouffer ses sentimens? & qu'à force de philosopher on n'aimera pas ce qu'il y a au monde de plus aimable. L'Auteur de toute vertu a oublié, en nous formant, de nous donner de l'aversion pour ces compagnes délicieuses de notre vie. Cet amour

mour tendre, que nous apportons en
 naissant pour la moitié de nous-mêmes,
 est, disent-ils, l'ouvrage d'un certain
 Être, ennemi de Dieu & de l'homme.
 Je ne sçais pas où ils ont pris une idée
 aussi depourvuë de sens. Ils me ci-
 tent là-dessus des histoires, qu'ils as-
 surent, que le Grand Esprit a dictées
 à leurs Illuminés par preference à nous.
 Telle est la folie de ces nations, mon
 chér Alha, ils donnent à l'équité même
 des choix & des predilections. Non,
 tu ne le croiras pas: ils prétendent que
 l'Amour des femmes est criminel. Ce
 penchant que le Grand Esprit nous a
 donné, n'a d'autres bornes que notre
 cœur & nos desirs infinis. Ils croyent
 ici que nous devons étouffer cette voix
 de la Nature, & ne lui donner que cer-
 tains consentemens, sans quoi ils se
 persuadent, qu'après la mort, nous
 souffrons des feux ardens dans des lieux
 souterrains. Si ces raisonnemens vien-
 nent du Grand Esprit, comme ils l'as-

C

su.

es mauva
 ha, que
 tous les
 aveugles
 oient.

R. E.

profession
 femmes,
 juge, mon
 s peuvent
 plus sage
 it jamais.
 er ses sen-
 hilosopher
 au monde
 de toute
 t, de nous
 es compa-
 e. Cet a-
 mour

furent, il faut certainement que nous, qu'il a faits, en soyons instruits de quelque manière. Il faut que notre cœur & celui de ces peuples disent la même chose. Oh oh! me disoit un de leurs Venerables, notre cœur & le vôtre, *Iroquois*, ne s'accordent que trop, mais nos livres le deffendent.

QUOI donc, lui dis-je, ton cœur dit blanc & tes livres noir; & tu dis qu'ils sont les uns & les autres l'ouvrage du même Dieu? tu es fou Reverend; N'es-tu pas plus certain, que le Grand Esprit a fait ton cœur, que tu n'es certain qu'il a dicté des volumes à tes Inspirés? Oui, sans doute, repondit le chretien; es-tu donc à balancer pour reconnoitre une main étrangere, différente de celle du maitre de ton cœur? Il est plus incontestable que le Grand Esprit nous a faits, tous tant que nous sommes, qu'il n'est incontestable qu'il a dicté des livres; donc que nous devons plutôt croire nos cœurs, qui sont ses ouvrages

cer-

certain, que ces volumes, sur lesquels on peut former des contestations sans fin. La seule contradiction entre ces Livres & nos cœurs inspire du soupçon ; je dis plus, elle montre la fausseté de ces écrits. Je suis sûr que Dieu a gravé dans mon cœur ce qu'il a voulu ; mais suis-je sûr qu'il a parlé à tes Sages ? Mon cœur détruit leurs dogmes ; donc que ces dogmes viennent d'un auteur différent de l'auteur de mon cœur. Choisis venerable Disciple de Christ, & conviens que l'un des deux s'est trompé. Quelle certitude approche de celle, que j'ai que le Grand Esprit a formé mon cœur.

Non, mon chér Alha, ils ne croient leurs reveries pas plus que nous, quand on veut les approfondir avec eux. Ils sont forcés d'étouffer la révélation de la Nature, toute sacrée qu'elle est, ou de mépriser enfin leurs préjugés insensés. Que je les plains ces tristes & languissantes victimes, à qui

on arrache d'une main barbare la moitié d'eux-mêmes ! Quels rêveurs ont imaginé une loi, que la Nature dément, & par conséquent que le Père de la Nature n'a pas faite.

L'ON ne voit dans tous ces climats que des troupes de jeunes filles, & de jeunes garçons, qui essayent avec des efforts impuissants de combattre le plus juste de tous les penchants. Ces esclaves de leurs prétendus Sages gemissent sous des chaînes insupportables, & punissent en eux la main du Dieu qui les a formés. Tout est amour dans l'univers, tout l'annonce ; & malgré leur résistance ils subissent enfin son empire. La loi de la Nature est la première : ils en conviennent ; & nulle autre Loi ne peut l'asservir. Sa force se fait sentir au cœur de ces peuples extravagants, qui la démentent & lui obéissent à leur gré, qui l'approuvent & qui la blâment.

LES Sacrificateurs passent ici pour les hom-

hommes les plus passionnés, mais les plus discrets. Une espèce de contrainte raffine leurs sentimens. Le cœur, mon chère Alha, n'est jamais vuide; il est fait pour aimer. Le contraindre c'est rassembler ses forces; c'est grossir un torrent prêt à rompre les obstacles. Aussi bientôt après il ne connoit plus de digues. Ne crois pas cependant, chère Alha, que les Venerables soient la dupe de leur cœur, & de ce phantome de vertu, dont ils semblent être les hosties. Ces sacrificateurs ont plus de femmes que le reste du peuple. Je les ai examinés moi-même dans leurs temples; on en voit en foule autour d'eux, leur parler à l'oreille avec empressement des heures entières. Que crois-tu, chère Alha, qu'ils aient à se dire pendant tout ce tems? Je ne puis voir une belle fille deux moments sans l'aimer; crois-tu que ces hommes ayent le cœur différent du mien? Les plus beaux & les mieux faits d'entre eux, car je l'ai re-

marqué, s'ils ont l'air réservé & le maintien sage, sont les plus courrus par les femmes.

Il y a d'autres pretendus solitaires, mal-propres & vêtus groissièrement. Pour ceux-là rarement elles leur parlent. Elles ne vont les entretenir en secret qu'une fois l'année, & leurs conversations sont très courtes. Tu vois bien, chère Alha, que l'amour fait toutes ces différences.

APPRENS à mes enfans à s'aimer mutuellement; & dès qu'il seront nubiles, unis chaque frère avec sa sœur, selon leur choix & leur volonté, embrasse mille fois & encore mille fois ma chère Glé, ma sœur, & mon épouse: dis lui que le Grand Esprit m'a donné quatre enfans ici, afin qu'elle s'en rejouisse avec moi. Un Sacrificateur me les a pris, & j'ai beau les lui redemander, il me carresse & me persuade de les lui laisser. Il les a fait apporter à son temple, & leur a jetté de l'eau sur la tête;

te; ceremonie que l'on fait à tous ces peuples en venant au monde.

NEUVIÈME LETTRE.

ON trouve ici des habitans de toutes les nations : leurs religions sont toutes différentes : ils en disputent fans cesse, & les histoires de ces climats font foi que des millions d'hommes se sont egorgés avec fureur, pour un argument d'un Venerable. Comme je veux m'instruire de leurs sentimens, j'assemblai il y a quelques jours dans mon habitation, un *François*, un *Juif* & un *Turc*. Je leur avois fait preparer un repas. Mais quand je voulu les faire mettre à table selon l'usage de ce pays, le Juif & le François ne voulurent pas manger, & le Turc ne voulut pas boire; en sorte que

moi, qui comptois avoir tous les convives du même equot, je fus aussi surpris qu'irrité de ce qu'ils ne faisoient aucun usage de mes liberalités. Je marquai à l'Anglois, en lui parlant à l'oreille, mon indignation. Apprens *Igli*, me dit-il, que ce sont des superstitieux. Ce Juif, que tu vois, croit tous les peuples impurs & souillés, & ne mange de rien où nous avons touché. Ce François ne mange point de viande le vendredi & tu nous offre aujourd'hui de la viande. Le Turc ne boit point de vin. Son prophète Mahomet le lui a defendu. Mais, lui dis-je, de quelle religion es-tu donc? je suis chretien repartit-il; mais ce François l'est aussi, lui dis-je, fais-le donc manger. Apprens *Igli*, continua-t'il, que chez ces chrétiens, il y a encore un reste de Judaïsme, & que nous autres nous suivons l'évangile pur & degagé des inventions humaines, qu'on y a ajoutées depuis. Le François pretoit curieusement

les con-
us aussi
faisoient
és. Je
parlant à
Apprens
es super-
ois, croit
uillés, &
ns touché.
de viande
ujourd'hui
oit point
met le lui
de quel-
s chretien
l'est aussi,
ger. Ap-
chez ces
este de Ju-
nous sui-
é des in-
a ajoutées
curieuse-
ment

ment l'oreille à ce que nous disions ,
& attaqua l'Anglois vivement sur sa
pretenduë Liberté Evangelique. Il ci-
ta Jesus, ses traditions, & ses do-
cteurs. L'Anglois, qui n'en perdoit
pas un coup de dent, cherchoit dans
une bouteille de vin excellent les re-
ponses aux arguments. Jesus a jeuné
quarante jours, reprit l'Anglois, mais
il n'en a pas fait un precepte aux Chrê-
tiens. Ce sont les Tyrans pontifes qui
se sont arrogés le droit d'instituer des
preceptes, des pechés, & des coup-
bles. Pierre, continua-t'il, avec feu,
a reçu ordre de Jesus dans sa vision
de la nape de manger de tout, sans
distinction. Ils se traitèrent de part &
d'autre d'heretique, & poussèrent la
dispute plus loin.

J'AVOUE que je fus aussi surpris
que rebuté de ce cahos de raisonne-
mens, aussi absurdes qu'inintelligibles.
Ce que je fais, ce qu'ils les attribuent à
leur Evangile, que je lis tous les
C 5 jours,

jours, & où ils trouvent, ce qu'il ne dit point. Je les regarde en vérité, mon chér Alha, comme des insensés qui contestent la forme, tandis qu'on leur dispute le fond.

LE Rabin les entreprit tous les deux, & leur reprocha de reconnoître pour Dieu un Juif pendu; le Turc prétendit que Mahomet étoit le véritable Envoyé de Dieu, qu'il falloit écouter; en sorte que j'eus le plaisir de les voir aux prises le reste de la journée, sans pouvoir decider lequel des quatre avoit raison. Que vous êtes fous, leur dis-je, de prendre des hommes pour vos Docteurs; & de vous consumer à justifier leurs imaginations. Nos Sages Iroquois n'ont ni Pedagogues, ni Propheties, ni Visions, ni Livres. Notre precepteur c'est le Grand Esprit. Le monde & notre cœur sont les volumes où nous lisons ses volontés. Jamais nous n'avons eu deux pensées différentes parmi nos ancêtres. Jamais la di-
vi-

vision n'a déchiré nos familles & nos cantons.

SCACHE, mon chère Alha, qu'ils regardent comme des Sçavants les hommes qui ont chargé leur mémoire & leur esprit, d'un amas confus des erreurs de tous les peuples. Ils ont chacun de leur côté un très grand soin d'excepter leurs sentimens de la liste de ceux, qui se trompent. Ce que je remarque, c'est que tous ces peuples regardent la religion comme un joug, tandis que nous la regardons comme la plus grande de nos douceurs. Les Juifs crient dans leurs Synagogues, les Chrétiens sont tristes dans leurs assemblées. Les Turcs, dit-on, pleurent dans leurs Mosquées, & nous dans le temple éternel de l'univers, nous n'avons jamais rien imaginé de terrible & de lamentable.

Tu le fais, chère Alha, quels sont nos transports de joye, à la vue du ciel; & quels sont ces accens secrets, dont

dont le Grand Esprit se fert pour parler à nos cœurs. Tu fais la manière ineffable avec laquelle il s'exprime à nos yeux. O Sainteté! O Consolation! que le trouble & la contestation n'interrompent jamais. L'amour & la simplicité font naître nos adorations & les rendent continuelles. Ici mille objets sont proscrits ou sont des sujets d'allarmes, mais pour nous, chère Alha, nous avons appris de nos pères, qu'ils sont tous les aimables interprètes & les Lettres fidèles, qui nous parlent de la divinité. Tout excite notre admiration sans exciter nos raisonnements. De notre impuissance à nous connoître nous-mêmes, nous avons appris à ne pas nous appliquer à rien comprendre. Ces peuples, mon chère Alha, passent ici leurs jours dans le chagrin, pour expliquer la nature. Ils méditent, ils disputent avec un orgueil puerile; ils méprisent leurs adversaires, & tous, tant qu'ils sont, ils n'en savent pas

pas plus les uns que les autres. Sache que depuis les tems reculés d'Aristote, un de leurs Sages, ils ne sont pas encore avancés d'un pas de plus. Que ma chère *Glé* te chérisse comme moi-même ! qu'elle t'accorde les baisers les plus tendres ! & qu'elle goute entre tes bras la félicité la plus parfaite.

DIXIÈME LETTRE.

LA France est un Etat puissant de l'Europe. Ses Rois sont absolus, mais extrêmement chéris de leurs peuples. Les *François*, si jaloux de leur discernement, semblent devenir aveugles dès qu'il s'agit des volontés de leur monarque, persuadés qu'ils sont qu'il est un père & non pas un maître. Qu'un Prince est heureux : qu'il est puissant quand il commande à ses amis ! Tu
se-

feras surpris, chère Alha, de leur crédulité. Ils se sont imaginés que d'un seul mot leur souverain pouvoit convertir l'or en papier, & le papier en or. Je ne fais s'ils le regardent comme un magicien ou comme un dieu. Tel est ce peuple orgueilleux, qui se préfère à tous les autres. Le Prince qui est assis sur le trône est d'un maintien aimable & pacifique. Il fait prendre les armes à regret, & fait la guerre avec force; ses armées sont victorieuses; il vient d'agrandir ses états. Il a pour ministre un pontife vénérable, éloigné de l'amour des richesses, quoiqu'il les tienne toutes dans ses mains; beaucoup de François le louent, peu le blament, les étrangers le respectent.

LES faveurs du Prince sont ici appréciées. Pour être son esclave dans son palais, dans la judicature ou dans la guerre, on donne des sommes considérables. L'Avarice des ministres subalternes a inventé ces négoce hon-
teux,

teux, & a fait d'un grand Roi un Marchand de tout son Royaume.

LEURS sacrificateurs, dit-on, n'acquèrent souvent de grandes & amples possessions, qu'à force d'argent & de femmes.

J'ETOIS il y a quelques jours chez le venerable pontife ministre. Je me promenois dans l'Antichambre au milieu d'une foule de Grands & de Petits de toute espèce. Je m'approchai d'un jeune homme de la race des Illustres, qui portoit l'habit de sacrificateur: & conversant ensemble, j'attens, me dit-il, Madame * * * *, qui m'a promis de me faire donner par le pontife ministre une Eglise, qui me rapportera trente mille francs chaque année. Il m'entretint des services que ses ancêtres avoient rendus à l'Etat, au lieu de me montrer ses vertus; & crut sans doute, que ses ayeux lui avoient transmis la sagesse, necessaire pour occuper la place qu'il sollicitoit avec ardeur. Tu fais,

fais, chère Alha, ce que nous demandons à nos Illustres, pour commander à nos compatriotes, & si nous nous en croyons jamais dignes. Mais je fus fort surpris de m'apercevoir, que ce jeune sacrificateur vouloit devenir le pédagogue de cent mille hommes, & d'un assez grand pays. La dame attendue arriva comme une divinité; & me quittant brusquement, il courrut pour la suivre. Les portes, qui paroissent impenetrables, s'ouvrirent tout-à-coup, & le pontife ministre malgré son grand âge, vint la recevoir, sourit à son aspect, & lui accorda tout ce qu'elle voulut.

UN autre Illustre m'oborda. J'ai acheté, me dit-il, une charge de président à *Mortier* au parlement, & je viens demander au pontife ministre l'agrément de la cour. Qu'est-ce que c'est que cette charge lui demandai-je. Elle me coute huit cent mille francs, me repondit-il, & la fortune
des

des habitans de ce Royaume va dépendre de mes arrêts.

JE n'aurois garde, mon chér Alha, de lui dire que je les plaignois d'avoir un si grand fou pour juge de leurs affaires; il me parla de chevaux, de châteaux, de chiens, de courses, & de chasses. Je ne pu tirer autre chose de ce chef du peuple, qui ne put jamais répondre aux questions que je lui faisois sur les loix de son pays.

Je le quittois pour joindre un Anglois de ma connoissance: quand un sage François me dit: tu vois ce vieux guerrier, couvert de blessures & sa tête blanche: il arrive du fond de sa province. Il a obéi, il a commandé, l'espace de cinquante ans dans les armées. Il a vû quinze batailles rangées, & vingt deux sièges; & il se voit passer sur le ventre une foule de jeunes gens, qui montent aux honneurs. Il n'a ni pensions, ni recompenses, & regrette le Gouvernement de Louis XIV.

D

il

il est réduit loin des grandeurs, qu'il à méritées mille fois, à passer le reste de ses jours dans l'obscurité de la campagne. Je crie à l'injustice, quand un François, qui s'étoit arrêté avec nous sur l'escalier, nous dit tranquillement, cet homme est trop vieux pour obtenir des graces. En vérité, mon chér Alha, j'étois si indigné, que si ma qualité d'étranger ne m'eut retenu, j'aurois pour ce vieillard respectable rempli le palais de clameurs; mais je me contentai de repandre des larmes, & de les mêler avec les siennes.

ONZIÈME LETTRE.

J'ETOIS malade, mon chér Alha, ces jours passés d'une colique violente, quand au milieu de mes douleurs, un certain homme vint me tenir
un

rs, qu'il
le reste
la cam-
, quand
été avec
ranquile-
eux pour
té, mon
que si ma
retenu,
espectable
; mais je
es larmes,
nes.

T R E.

chère Alha,
olique vio-
mes dou-
nt me tenir
un

un langage grave & scientifique, moi-
tié Latin, moitié Grec, & moitié
François. Heureusement pour moi
mes pedagogues m'avoient appris les
principes de ces idiomes, en sorte que
j'entendis à peu près ce que signifioit
son galimatias. Il fit semblant de con-
jurer ma maladie; & sçachant de mon
hôte, que j'étois étranger, il me dit
d'un ton goguenard, qu'il étoit charmé
de me servir, & moi j'en suis bien fa-
ché, lui dis-je, Venerable? Les Fran-
çois, continua-t-il, sont les premiers
medecins du monde? sa bouche avoit
un flux epatique d'aphorismes. Il me
jeta le poux: il regarda ma langue &
mes yeux: mais par malheur pour lui,
il me survint un vomissement & je me
trouvai entièrement soulagé. Je m'in-
formai plus amplement de cet homme:
on me dit qu'en Europe ces gens ven-
doient la santé. N'en sois pas surpris chère
Alha, puisqu'on vend l'eau à *Paris*. La
Medecine a ses raisons ici pour être
D 2 my-

mystérieuse. Il n'est donné qu'à ceux, qui sont initiés dans ses mystères, d'être utiles au genre humain malade. Les hommes ont beau se recrier, l'amour de la société a beau réclamer & exiger la connoissance des doses nécessaires pour se guerir de la fièvre, il faut qu'il en coûte pour consulter les Reverends. Il faut obtenir d'eux quelques figures forcières, qui mises au net, par un droguiste, font avaler aveuglement à ces nations la vie ou la mort. Croirois-tu, que l'intérêt, poussé à un tel excès, fut toléré par les loix? Si les Européens sçavoient se guerir, leurs medecins mourroient de faim. Qu'ils vivent donc, j'y consens: pourvu qu'ils n'attendent pas à ma vie, comme on dit ici, qu'ils le font impunement. N'est-il pas surprenant, que ces peuples insensés rougissent d'écouter l'instinct commun de la Nature, & qu'ils se reposent du soin de ce qu'ils ressentent à des devins, qui ne rencontrent

à ceux,
 res, d'é-
 malade.
 rier, l'a-
 clamer &
 es neces-
 ievre, il
 nsulter les
 eux quel-
 mises au
 avaler a-
 vie ou la
 rêt, pous-
 ré par les
 ent se gue-
 nt de faim.
 ens: pour-
 vie, com-
 t impune-
 mant, que
 nt d'écou-
 Nature, &
 e ce qu'ils
 ne rencon-
 trent

trent presque jamais. Sçais-tu bien,
 chère Alha, que ces indications, qui
 nous instruisent naturellement, sont
 entièrement éteintes & négligées ici?
 qu'on doute de leur force & de leur
 vérité, quand elles se présentent? je te
 jure, que je ferai en sorte de ne jamais
 mourir dans ces climats. Deux animaux
 infatigables obsèdent dans ces derniers
 momens; le Médecin & le Sacrifica-
 teur: cette engeance vous développe
 tout ce qu'hypocrate & les saints Pè-
 res ont de redoutable & de terrible.

L'homme en santé & vertueux mour-
 roit de frayeur des conséquences pal-
 pables & raisonnées qu'ils étalent. Ils
 arrachent tous les deux de complot à
 leurs foibles patients l'ame & la bourse,
 & s'engraissent de maladies. Nous ne
 faisons rien cette année, me disoit un
 de ces Sacrificateurs, gras & frais? nous
 n'enterrons plus; mais voici le mois
 d'Octobre. Comment, lui dis-je, on
 paye donc ici sa sortie du mon-

de? oui., me repondit-il gravement, nous chantons pour le bien de leur Ame. Et pourquoi chanter ajoutai-je? afin reprit-il que le Grand Esprit se souvienne d'eux dans son saint Paradis? Telle est, chér Alha, la folie de ces Venerables. Ils veulent apprendre à Dieu, à aimer sa creature. Ils crient à ses oreilles, comme s'il étoit sourd: Tu ris sans doute des idées singulières de ces Européens. Sache cependant, qu'ils s'estiment plus que nous; & qu'ils nous regardent comme des sauvages, qui avons à peine la figure de l'humanité.

DOUZIÈME LETTRE.

VIENS, *Igli*, me dit hier un Vénitien de ma connoissance? je veux aujourd'hui te montrer le Dieu Plutus. Quel est ce Dieu, lui dis-je: c'est un Juif,

Juif, me repondit-il. Que de divinités lui repartis-je sont sortis de cette nation ! chaque jour me dit-il on va l'encenser; mais il fait la depense des sacrifices. Je le suivis, & j'entrai dans un temple doré: les autels étoient dressés en faveur des adorateurs, & non pas pour l'idole. Il étoit environ la moitié du jour, quand un phantome antique, le front courbé, sur ses genoux, les yeux bordés de rouge, porté par des esclaves sur un brancard d'or, s'apparut, comme une ombre, au milieu de la troupe choisie, & destinée aux mystères. J'étois assis comme les autres, sans oser toucher aux victimes, & demandois à mon Venitien, si ces illustres avides, que je voyois, comptoient encore manger chez eux à leur retour? non, me dit-il à l'oreille: ce sont les *parasites* du Dieu. Que voulez-vous dire *parasites*? ces illustres, continua-t-il, ne mangent jamais chez eux. De quoi vivent-ils donc, lui dis-je?

vement,
 e leur A-
 outai-je?
 Esprit se
 Paradis?
 ie de ces
 prendre à
 ls crient à
 sourd: Tu
 ulières de
 ant, qu'ils
 qu'ils nous
 ages, qui
 humanité,
 ob. rior
 ad. vane
 r. E.
 un Veni-
 e? je veux
 ieu Plutus,
 e: c'est un
 Juif,

pendant trois prêtresses faisoient la distribution des hosties. On but & on mangea largement des mets & des vins les plus exquis: après quoi les mêmes esclaves remportèrent le Dieu, dans un autre temple voisin. Tous s'y rendirent à l'instant: & faisant un cercle autour de lui, lui tenoient des discours sans raison, & sans suite. Je souriois en moi-même de la sottise de la Divinité, qui admettoit un semblable culte. Le vieux Plutus caressoit les dames de sa main decharnée, & passoit même quelques-fois les bornes de la modestie divine. J'avois une extrême impatience de sortir avec mon Venitien, pour lui demander le denouement de ce spectacle. Nous nous éloignames sans rien dire, selon l'usage de ces peuples, qui quittent leurs meilleurs amis, sans se dire adieu; & quand nous fumes en liberté: quel est donc ce magot lui dis-je? font-ce là les dieux de ce pais? sache *Igli*, me dit-il, que ce Juif acquite sa
con-

isoient la
 but & on
 z des vins
 es mêmes
 , dans un
 s'y rendi-
 un cercle
 es discours
 souriois en
 Divinité,
 alte. Le vi-
 de sa main
 e quelques-
 tie divine.
 ce de for-
 ur lui de-
 e spectacle.
 rien dire,
 qui quit-
 ans se dire
 s en liber-
 lui dis-je?
 pais? sache
 f acquite sa
 con-

conscience. Il repand à pleines mains
 sur quelques particuliers, ce qu'il a vo-
 lé au public. Ce Circonçis a allié ses
 enfans aux Illustres du Royaume, &
 vit impunement du sang des citoyens.
 Ces femmes, que tu as vuës si char-
 mantes & si aimables, qui semblent
 faites pour la volupté, crois-tu qu'el-
 les viennent reveiller les feux amortis
 de ce Rabin moribond? non, chër *Igli*,
 c'est l'or & la bonne chère qui les as-
 semble ici. Ce metal leur attendrit
 le cœur: & ce cadavre hideux s'est
 imaginé n'avoir pas encore perdu tout
 credit à Cythère; il tient sous son em-
 pire les ministres mêmes de l'etat,
 Quelques unes de leur charges sont à
 lui: & cet homme semble essayer jus-
 qu'ou peut aller la puissance de l'or. Ce
 disciple de la Synagogue vit aussi ma-
 gnifiquement, que les Rois. Il leur
 prête dans leurs besoins, les rapines
 & les depouilles de plusieurs provin-
 ces. Mais, dis-moi donc, chër ami,

D s

ajou-

ajoutai-je, que vouloient dire ces adoreurs, qui l'environnoient? pas un ne le connoissent, me dit-il, que pour avoir été le voir comme toi & moi, & que pour avoir mangé ses holocaustes. Les uns cependant lui rappellent la bonne grace de sa jeunesse, ses exploits amoureux, & les feux qu'il inspiroit aux dames; les autres vantent ses richesses, son credit, ses services, sa probité, & lui font oublier agreablement la cruauté des heretiques brutaux, qui ont voulu jadis le suspendre. Pour moi je lui ai fait les complimens du doge, & de la republique de Venise, qu'il a reçus avec bonté.

C'EST ainsi que ce phantome ridicule achète les ris des spectateurs.

EN vérité, chér Alha, il faut que l'ivresse de ce metal, que nous méprisons, soit bien dangereuse pour produire des effets si étranges. Que le Grand Esprit, qui veille à notre bonheur, nous preserve de pareils dieux!

On

On dit qu'il y en a ici un grand nombre de différentes classes. Mais que les mieux fetés sont les dieux de l'or. Les flatteurs sont chez eux & chez les Princes, on ne dit la vérité que parmi le peuple. Heureux s'il n'étoit pas lui-même enseveli dans la nuit d'une infinité d'autres menfonges.

TREIZIÈME LETTRE.

JE me promenois, il y a quelques jours, dans les jardins du palais des Rois, où je m'occupois de mille réflexions sur tout ce que je decouvris d'extraordinaire dans ces climats. Le tems étoit serain: il s'y étoit rassemblé beaucoup plus de monde qu'à l'ordinaire. On se promenoit par troupes, ou l'on s'asseyoit sur les gazons. Je passois dans toutes les allées des bosquets pour
ad-

admirer les femmes, qui me ravissoient par leur blancheur, le rouge admirable de leurs jouës, par leur air noble & leur maintien facile & aimable. Une troupe de jeunes gens, parfaitement beaux, s'avisèrent de me remarquer, & me montrant au doigt, se moquoient du mauvais ordre de ma coëffure, de ma chaussure & de mes habits.

Tu peux bien juger, mon chër Alha, que je n'avois pas trop bonne grace, n'étant point accoutumé dans nos deserts à m'habiller comme eux. Ces jeunes gens, par leurs ris en exciterent d'autres à me regarder: en sorte qu'en un instant je me vis environné d'une foule etonnante d'hommes & de femmes de toute espece, qui m'accabloient pour me voir. Je te laisse à penser, quelle fut ma confusion, ces peuples font si sottement avides de nouveauté, qu'il faut beaucoup moins qu'un étranger comme moi pour en attrouper des milliers dans les ruës. Mais je ne con-

nois-

ravissoient
ge admira-
ir noble &
able. Une
arfaitement
emarquer ,
moquoient
effure, de
its.

chère Alha,
ne grace,
ns nos de-
x. Ces jeu-
exciterent
forte qu'en
onné d'une
& de fem-
accabloient
à penser,
es peuples
ouveauté,
un étran-
ouper des
e ne con-
nois-

noissois pas encore cette espèce de folie, qui les agite. Ils éclatoient en ris & en cris: je les priois de me laisser aller: mes efforts pour penetrer ne faisoient que conduire un peu plus loin le flux & le reflux de la multitude. Mes jeunes gens en question étoient environnés comme moi d'un mur impénétrable. De quel pays es-tu me dit un d'eux. Je suis *Iroquois* repondis-je. Je n'eus pas plutôt lâché cette reponse, n'en connoissant pas la consequence, que le tumulte & les ris redoublèrent. Ne sachant que faire & ma honte se dissipant, je pris ma perruque, que l'on m'avoit tirillée cent fois, & que j'avois à ma main; & je la mis pour me venger sur la tête du beau jeune homme, qui étoit la cause de mon aventure. Tous les ris tournerent aussitôt sur lui; & mes voisins s'empressant de le voir, je me perdis dans la foule & après bien des mouvemens, je sortis sans être reconnu des derniers qui ne
m'a-

m'avoient pas vu. Comme la chaleur est ici fort grande, je passai dans les ruës avec promptitude, sans être un nouveau sujet de risée, & j'entrai chez ma belle Françoisse, dont je t'ai parlé; elle badina beaucoup sur ma figure, & m'exhorta serieusement à me conformer plus que je n'avois fait aux belles façons de ce pays. Elle m'envoya chercher un maître à danser, un baigneur, un perruquier, un parfumeur, me fit acheter sur le champ des etoffes dorées & des ornements de foye. J'apprens à faire la reverence, à ôter mon chapeau, & je n'ose plus sortir que je ne sois instruit. Je crois, mon chër Alha, qu'il y a bien de la foiblesse à tout cela. Mais que faire au milieu d'un peuple fou, qui pretend que tous les hommes doivent être habillés avec toutes leurs modes? on ne parle ici que d'ajustements, de bonne & de mauvaise grace. Ma belle m'a fait disloquer les piés avec des douleurs

in-

e la chaleur
 ai dans les
 s être un
 entrai chez
 je t'ai par-
 r ma figu-
 ment à me
 is fait aux
 Elle m'en-
 danser, un
 un parfu-
 champ des
 ements de
 verence, à
 n'ose plus
 Je crois,
 n de la foi-
 e faire au
 ui pretend
 nt être ha-
 es? on ne
 de bonne
 belle m'a
 s douleurs
 in-

incroyables. Je l'ai souffert pour son
 amour. Sais-tu, chère Alha, qu'il
 faut ici pour bien marcher, présenter
 devant soi ses piés tout de côté, & les
 genoux de même. En vérité je suis à
 la torture: mon bourreau m'a pourtant
 promis que je ne souffrirois que pen-
 dant une lune; toutes les idées ici sont
 forcées & singulieres: La nature simple
 & sans art leur semble trop grossiere.

Je ne sai quelle folie anima ce
 jour là le peuple; car je m'étois mon-
 tré partout mille fois sans essuyer cer-
 te honte. Ma belle m'a dit aujourd'hui
 qu'on ne parloit que de l'Iroquois, &
 qu'elle avoit pris le parti d'en rire com-
 me d'un inconnu. Elle fait accroire
 aux gens de la maison & à ceux qui
 m'approchent chez elle, que je suis un
 Suisse de ses parens, à qui elle veut
 faire voir *Paris*. Cette ville est si gran-
 de, qu'en changeant de demeure, on
 est aussi peu connu que tu le serois,
 chère Alha, en quittant ton pais pour
 al-

aller au *Mexique*. Je me dedomage de mes tourmens entre les bras de ma charmante *Lise*, & je bois des vins delicieux : malgré tout cela, je t'avouë que je regrette souvent mes chers Deserts, ma femme, & mes enfans.

QUATORZIÈME LETTRE.

J'ETUDIE à présent la philosophie, ou la science des amis de la sagesse. J'ai renvoyé il y a six lunes, mes deux pedagogues; & je suis entre les mains d'un venerable, qui me desole par ses expressions heteroclités. Cet homme est une vraye machine à raisonnemens; il veut m'apprendre par cent règles baroques à dire en bonne logique que deux & deux font quatre. Il ne dit rien sans le prouver, sans quoi il croiroit être un sot.

EN

domage de
as de ma
des vins
je t'avoué
chers De-
nfans.

ETTRE.

philosophie,
e la sages-
unes, mes
s entre les
me desolé
ites. Cet
ine à rai-
endre par
en bonne
nt quatre.
ver, sans

EN

EN vérité, chère Alha, je ne fais
ce que ces scientifiques prétendent fai-
re. On vous apprend donc ici le
bons sens par règles, lui disois-je ?
oui me repondit-il. Vous avez raison,
ajoutai-je; car sans cela vous n'en au-
riez point du tout. Ces peuples sen-
tent leurs besoins chère Alha; & ta-
chent de se donner par l'art, ce que
la nature aparamment leur a refusé. Il
leur faut cent règles pour démeler un
bon raisonnement d'un faux. Pour
nous apercevoir d'une fausse raison
nous avons le sentiment interieur, qui
nous avertit, & qui suffit pour la ju-
stesse de nos pensées. Les hommes
& les animaux ont leurs règles sûres;
les éclaircir c'est les offusquer. Les
animaux ont leur instinct, qui ne les
trompe jamais: & nous nous aurions
une raison qui jouiroit du même privi-
lege, si nous la laissions à elle-même:
elle nous indiqueroit sûrement les cho-
ses, que nous devons connoître, &

E

cel-

celles que nous devons admirer ; celles qui nous intéressent , & celles qui nous sont inutiles : celles qui nous sont profitables , & celles qui nous sont nuisibles. Elle nous apprendroit que nous ne sommes pas faits pour approfondir notre sort , mais pour en jouir : on cherche ici le mecanisme de l'univers , tandis que l'on ignore celui de l'homme.

L'AME est immortelle , me disoit un Sacrificateur : je lui repondis , chér Alha , que nous n'avions jamais formé de disputes sur ces questions inutiles , inquietes ; & injurieuses à l'empire du père , qui nous a faits. Mais je m'attirai par là sa colère. Il me traita d'impie & se mit en depense de raisons & de siltèmes , pour me prouver ce que ni lui ni moi n'entendrons jamais. L'AME , continua-t'il , est un être spirituel : or un être spirituel ne peut perir ; donc que l'ame ne perira jamais , donc qu'elle est immortelle. Il me prouva que l'ame

é-

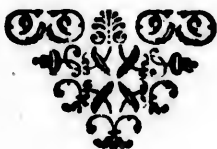
rer ; celles qui nous sont sont nuis que nous approfondir jouir : on l'univers, de l'hom-

e disoit un chère Alha, mé de dis- es, inquie- du père, attirai par mpie & se & de siltè- ne ni lui ni Ame, con- tel: or un donc que qu'elle est que l'ame é-

étoit spirituelle, parce qu'elle n'étoit pas matière. Que l'ame n'étant pas matière, ne pouvoit perir par la dissolution des parties. Il m'etala une longue suite d'arguments, entassés les uns sur les autres: il ne s'apercevoit pas, qu'il se jettoit dans un Labyrinthe. Il s'agissoit par des preuves sans replique, de bien m'établir d'abord la nature de l'ame (sur laquelle il decidoit en sot) avant d'avancer plus loin; mais il ne put jamais en venir à bout. Il put encore moins me montrer comment il étoit possible, que l'ame occupât un lieu physique, puisqu'elle est certainement contenue dans un corps physique, sans avoir des parties relatives. Il m'assura gravement, que l'ame étoit dans la glande pineale, comme dans le siège des sensations. Et des animaux, qu'en penses-tu Venerable, lui dis-je? Oh pour eux, leur ame est materielle, me dit-il, est c'est ce qui fait la difference distinctive & essentielle de la leur

& de la nôtre. Vous êtes bien doctes, vous autres, ajoutai-je. A quoi connoissez-vous donc cela dans les bêtes; cela est clair *Iroquois*; je cru que c'étoit là le point, où il alloit briller, mais il ne me dit pas une raison, pour me prouver la materialité de l'ame des bêtes, qu'on ne put retorquer sur le champ contre la spiritualité de l'ame des hommes. Je fus plus loin: cet homme m'échauffoit le sang, en me citant ses Venerables comme des garants infailibles, & je lui prouvai par ses propres armes, que les bêtes avoient des ames immortelles. En vérité, chér Alha, tous ses raisonnemens prouvoient également en faveur des bêtes l'immortalité, qu'il reservoit à l'homme seul. C'est ainsi que leur orgueil les aveugle, à force de raisonner ils ne savent plus où ils en sont. Ils semblent connoître parfaitement la différence & l'essence de ces deux principes, qui font mouvoir les humains & les

les animaux ; ils posent pour fondement de leurs preuves la nature de l'ame, qu'ils ignorent ; & raisonnent à bon compte sans savoir où ils vont. Mon sacrificateur m'ota son grand chapeau de très mauvaise humeur ; tira un pied derrière l'autre, & me quitta sans pouvoir m'assigner la difference qu'il y avoit entre lui & une bête. Mais ces docteurs ont beau s'estomaquer ; il faut qu'ils se resoudent tous à la même humiliation. Je crois que la vérité la plus solide, dont ils ayent fait la decouverte sur ces matières, c'est que les hommes meurent comme les animaux : & qu'ils ne savent pas, si leur condition n'est pas égale.



QUINZIÈME LETTRE.

J'ÉTOIS hier au caffè selon l'usage de ces peuples. Deux philosophes à côté de moi disutoient sur la figure de la terre. Elle est plate des deux cotés disoit l'un, elle est de la taille d'un melon, disoit l'autre; & là-dessus la dispute s'échauffa. J'écoutai attentivement, & j'espérois en voir la solution claire; mais je fus fort surpris de m'apercevoir, qu'ils raisonnoient sur des suppositions, & sans fondement solide: aussi n'éclaircirent-ils rien. Ils n'en savent au fond pas plus que nous, chère Alha, & la seule demangeaison de contester les occupe serieusement à des inutilités. Dans l'impossibilité où ils sont de s'assurer des vérités de la Nature, ils se repaissent de vraisemblan-

blance. Cette nourriture est légère pour un esprit solide, elle est même désagréable, parce que rien ne peut plaire que le vrai: mais la ravir à ces nations, ce seroit leur ôter le plaisir de s'imaginer, qu'ils valent beaucoup mieux que les peuples, qui ne font pas leurs recherches. Une vraisemblance suffit ici pour immortaliser. Descartes, Newton, Copernic, Galilée, Gassendi, Mallebranche sont des hommes beaucoup au dessus des autres. Scaistu pourquoi, chère Alha? c'est que l'on croit, qu'ils ont trouvé quelque chose, qui n'est ni vérité constante, ni mensonge averé. Je t'avoüerai cependant, que leur science des calculs, de géométrie, & en général des Mathématiques, est bien admirable. Ils devroient tous ne s'appliquer qu'à elle, & laisser le monde tel qu'il est. Croirois-tu qu'à l'œil ils mesurent des espaces considérables, avec une exactitude surprenante. Ils savent d'un coup de plume e-

claircir les nombres les plus confus. Ils ont tellement observé les elemens, qu'ils savent le poids & le volume qu'il faut leur opposer, afin qu'il en résulte un effet juste & précis. Leur Chimie & leur Mécanique m'ont paru long-tems une magie: ils ont trouvé le secret d'imiter le tonnerre des cieux, & de le faire partir à leur volonté. Par le moyen d'une certaine poudre noire, ils brisent les rochers, & font entrouvrir la terre. Je ne doute pas, que s'ils vouloient, ils ne pussent à la fin détruire le monde: mais leur intérêt commun les retient. Ils se servent de ces foudres dans leurs guerres, & rien ne peut résister au fer enflammé, qu'ils lancent contre leurs ennemis. Que nos deserts sont heureux d'avoir des mers immenses, qui leurs servent de barrières! Conjure le Grand Esprit de faire en sorte que ces peuples restent chez eux, & que jamais ils ne prétendent nous faire leurs esclaves.

Je

nfus. Ils
elemens ,
ume qu'il
en resulte
r Chimie
aru long-
uvé le fe-
cieux, &
é. Par le
re noire,
nt entrou-
, que s'ils
fin detruir-
erest com-
ent de ces
& rien ne
né, qu'ils
his. Que
'avoir des
servent de
nd Esprit
peuples re-
mais ils ne
s esclaves.
Je

Je fremis en t'écrivant chère Alha; il vaudroit bien mieux compter sur nos doits nos flèches, nos animaux, & nos poissons, que d'apprendre leurs secrets prodigieux, en exposant nos aziles à des maux infinis. Je te remercie des peaux que tu m'as envoyées: elles sont pretieuses & belles: je les aitroquées pour de l'argent. C'est une grande commodité d'avoir tout ce que l'on veut avec ce metal. Ces nations se sont accordées à croire, qu'il valoit autant que toutes les choses de la vie, en sorte que l'échange est facile. Si nous pouvions en faire autant d'un coquillage, ou d'une ecaille de poisson; & que nos Vaillants y consentissent, je crois que nous serions aussi avancés que ces Européens. Que nous importe de la réalité du prix d'une chose, qui seroit acceptée dans nos climats sur le même pié. On peut y mettre l'estimation que l'on veut, & s'en servir après très utilement. Ah! chère Alha! je sens
E s que

que je perds de mon ancienne simplicité, & que je te conseille l'iniquité, qui regne ici. A force de converser avec ces nations, on en prend le faux & les imaginations. Je me souviens qu'un François me proposoit un jour ce projet extravagant, lorsque je m'entretenois avec lui de notre commerce. La honte de ma faute m'empêche de t'en dire d'avantage. Je m'aperçois, que j'ai besoin d'efforts continuels pour me garantir des prestiges qui me menacent. Ne souffre pas, je t'en conjure, le moindre affoiblissement dans mon cœur; & si par malheur je me corrompis, laisse moi mourir malheureux, & sans secours dans ces climats; ou prepare contre moi les flèches de nos illustres.

 SEIZIÈME LETTRE.

JE suis au desespoir, mon chér Alha,
 l'amour m'a soumis à la plus me-
 chante de toutes les femmes. Je t'écris
 malgré ses precautions. La barbare
 m'a réduit en captivité: elle me mon-
 tre à ces nations comme une curiosité.
 Elle m'a fait deshabiller par des jeunes
 gens de son complot. Elle m'a fait pein-
 dre le corps de diverses couleurs: elle
 m'a conduit malgré moi dans un lieu pu-
 blic. Elle m'oblige sous peine de la vie à
 danser & à chanter à la mode de nos de-
 serts, tandis que je pleure dans mon
 cœur: je suis sur le point de me tuer.
 J'en cherche tous les moyens sans les
 trouver. On me nourrit, on me couche,
 on me garde à vuë. Je crois que c'est
 pour la dernière fois, que je t'écris: tu ne
 ver-

verras plus ton chère *Igli*. Cache à ma chère *Glé* ma douleur & la tienne. O Ciel que je suis malheureux de t'avoir quitté! chère *Alha*! le plus tendre de mes amis, je meurs loin de toi! ces animaux farouches & cruels me jetteront dans la terre. O mes enfans! o mon aimable sœur, que le Grand Esprit m'a donné pour épouse! Je ne reposerais pas dans votre cœur. Que n'ai-je été dévoré par les bêtes! que la mer ne m'a-t'elle englouti! que le feu ne m'a-t'il consumé. La cruelle, que j'ai tant aimée, m'a pris mon argent & mon or. Cette lettre me couvrait un pendant d'oreille. Je l'ai brisé pour le donner à un de mes gardes, afin de te la faire tenir: on m'a mis ces ornemens, comme à une victime, que l'on va immoler. Cependant la perfide est entre les bras de mes ennemis; elle souffre leurs caresses, & se livre à leur amour. Sous mes yeux, je l'ai vu rire; je l'ai vu m'insulter; je l'ai vu dans
des

des postures lascives , manquer aux sermens sacrés , qu'elle m'avoit faits. Je l'aime encore , malgré ses forfaits ; elle est si belle , que je ne la puis voir sans m'adoucir ; elle profite de cet empire pour m'accabler. Elle me dit , qu'elle m'aime toujours , & je suis désarmé. Je lui représente en vain , que ces jeunes gens ne sont pas mes amis , & qu'elle ne devoit pas par conséquent se livrer à eux. La follette me répond qu'ils le deviendront , & leve ainsi mes scrupules. Je la presse par sa religion , elle dit , qu'elle est de la mienne. Je lui demande ma liberté ; elle me dit qu'elle a perdu tout son argent au jeu , & qu'elle n'a eu d'autre ressource pour en amasser beaucoup en peu de tems , que de montrer son *Iroquois* ; que je suis trop heureux d'acheter ainsi sa tendresse ; qu'elle me nourrira en attendant mes balots de pelterie ; que je ne dois pas m'ennuyer en aussi bonne compagnie ; que les fem.

femmes ne peuvent me voir sans amour. Qu'elles viennent toutes contempler un homme tel que la simple nature l'a formé ; qu'elle en connoit plus d'une, qui brûle pour moi. Elle m'embrasse, & ses charmes m'enchantent. Je ne fais, chère Alha, ce que je fais : la colère & l'amour me devorent tour à tour. Je vois du matin au soir plus de monde qu'il n'y en a dans nos deserts. Je me promène dans une grande Sale, destinée à mon exercice. Tous les yeux se fixent sur moi. Les différences du sexe, que l'on ne voit ici qu'à bonnes enseignes, n'est pas ce qui excite le moins la curiosité. Les jeunes filles me regardent avec étonnement : les unes en sourient & les autres conservent une gravité instruite. Je me console quelquefois de mon malheur, en regardant les plus aimables. Jamais l'amour n'excite chez moi ses traits, que je ne remarque chez elles, je ne fais comment, des yeux plus atten-

ten-

tentifs sur les mouvements naturels de
 l'humanité, qu'on leur cache ici avec
 un grand soin. Je réfléchissois sur ce
 fanatisme, & j'examinois ce qu'ils ap-
 pellent pudeur, honte, effronterie. En
 vérité, chère Alha, est-ce dont là la
 source de la tendresse dans nos deserts?
 n'est-elle pas plus sublime? n'est-ce
 pas le cœur lui-même qui est chez
 nous la mesure de l'amour. Les liens
 du sang, la fraternité sont nos chaînes.
 J'oublie insensiblement mes douleurs.
 N'en sois pas surpris, chère Alha, ma
 Française charmante occupe, en ache-
 vant ma lettre, mon esprit & mon cœur.

DIX-SEPTIÈME LETTRE.

ENFIN, mon chère Alha, je suis
 sorti d'esclavage. Ce peuple ex-
 travagant s'est lassé de me voir, & ma
 Fran-

Françoise de me faire souffrir. L'Amour, que j'ai pour elle m'aveugle sur sa perfidie. Elle dit qu'elle se trouve bien d'avoir ainsi trafiqué le spectacle de mon humanité. Le fruit de ce commerce honteux ne lui fait pas la moindre horreur. Ces nations sont avides. Je la laisse vivre à sa mode. Elle m'a associé un jeune homme d'une figure charmante. Il depense par jour la valeur de quatre peaux en magnificence & en plaisirs. Je ne puis deviner comment il economise ses affaires. Je suis sur le point, me dit-il hier, d'acheter une terre de cinq cent mille francs. Comment lui dis-je, où trouveras-tu cette somme, toi qui n'as rien hérité de Père & Mère? je n'en ai que faire me repondit-il, il y a des bois à vendre pour mon acquisition. J'avois beau lui faire concevoir, que jamais on n'avoit acheter sans payer, il m'assûra que je n'y entendois rien, & qu'en prenant des ter-

frir. L'A-
aveugle sur
e se trouve
le spectacle
ruit de ce
fait pas la
ions sont a-
mode. El-
omme d'une
nse par jour
en magni-
ne puis de-
se ses affai-
me dit-il
le cinq cent
i dis-je, où
ne, toi qui
& Mère? je
ondit-il, il
ur mon ac-
faire conce-
voit acheter
e je n'y en-
prenant des
ter-

termes, on avoit à la fin le fond pour
soi. Ces peuples sont singuliers, chère
Alha; on voit ici une infinité d'hom-
mes vivre avec moins de secours, que je
n'en aurois sans les balots que tu m'en-
vois. Il faut que je les vende pour
avoir de l'argent, mais ici ils ont bien
d'autres secrets. Ils achètent tout &
ne payent jamais. Les Illustres ne se
conduisent pas autrement. La bonne
foi du peuple est le fond respectable,
sur lequel ils comptent & dont ils ab-
usent. Ce jeune homme m'a dit, qu'il
avoit fourni les cercueils, les draps
mortuaires de Paris & les pavés des
chemins, sans avoir la moindre res-
source; qu'il avoit cependant gagné des
sommes considérables à acheter ainsi
pour rien. Chère *Igli*, me disoit-il, con-
fidamment, allons dans un équipage
magnifique chez un riche marchand
d'étoffe. Nous en prendrons pour vingt
mille francs, nous payerons cent pi-
stoles comptant, nous donnerons no-
tre

tre adresse ; nous changerons de demeure ; nous ferons vendre à moitié de prix , & tu te passeras ainsi de tes compatriotes. Va , lui dis-je , vivre par tes crimes , & laisse moi vendre mes pelteries. Tu vois , chère Alha , la sceleratesse qui regne ici.

ON voit des Illustres n'avoir pour tout revenu , que de donner à jouer. Il faut ici de l'argent ; & on en gagne à quelque prix que ce soit. Il n'y a point de souplesses qu'on ne mette en usage.

UNE Dame m'est venu voir ces jours passés ; elle m'a pris en particulier. Je viens , dit-elle , de la part de la Princesse de ***. Elle desire avec ardeur de lier commerce avec vous ; elle vous a vu , & se sent de la passion pour vous. Voilà une tabatière d'or qu'elle vous envoie pour gage de sa tendresse. Fort surpris , mais fort charmé de cette proposition , je la priai d'assurer la Princesse de mon parfait retour , mais je lui rendis sa tabatière qui étoit d'un grand

de demeure
moitié de
insi de tes
e, vivre par
vendre mes
Alha, la sce-
l'avoit pour
à jouer. Il
en gagne à
n'y a point
te en usage.
oir ces jours
articulier. Je
de la Prin-
avec ardeur
us; elle vous
a pour vous.
qu'elle vous
a tendresse.
rmé de cet-
d'assurer la
etour, mais
ni étoit d'un
grand

grand prix, & ne voulu jamais la recevoir. Je lui repondis, qu'après que la Princesse auroit noué avec moi une familiarité étroite, je ne ferois plus de difficulté de recevoir ses présens: que j'étois infiniment sensible à des demarches aussi empressées, & aussi flatteuses. Elle me donna l'adresse de la Princesse: & comme je la reconduisois, la Princesse m'a chargé de commissions pour le palais, me dit-elle, & je n'ai pas assez d'argent sur moi. Donnez moi deux Louis; je vous les rendrai tantôt chez la Princesse; je les lui donnai; je m'habillai promptement: c'étoit le matin: faisant mille reflexions sur ma bonne fortune; je me rendis à l'heure précise: mais je ne trouvai ni Princesse, ni la Dame à la tabatière & à mes Louis. Je m'en revins tout confus, & n'eus garde de me vanter de cette fourberie. Mais en verité, tout autre que moi y auroit été pris. Voilà, chère Alha l'industrie dont mille gens

se servent ici. J'ai preté dix fois de l'or à des hommes, que je n'ai jamais revu depuis, & qui ressembloient à des Illustres par leur habillement, & par leur maintien. Il faut que je sois toujours en garde contre ces peuples scelerats. J'ai toujours ma main sur mon argent; on m'en a pris, sans que j'aye pu m'en apercevoir. Il faut que ces coquins soient ou magiciens, ou bien adroits. Je passois, il n'y a pas long-tems, sur le soir dans la rue enveloppé de mon manteau, quand quelqu'un derrière moi se mettant dos à dos, me le prend & s'en couvre avec un sang froid admirable. J'eus beau crier après lui & le lui redemander: il me dit gravement que j'étois un fou: que ce manteau étoit à lui, & la preuve qu'il m'en donnoit, c'est qu'il l'avoit sur ses epaules, tandis que je n'en avois point. Il cria lui-même au voleur, & si je ne m'étois caché; j'aurois encore été conduit en prison, pour achever de me consoler.

ler. Juge, mon chère Alha, des maux que je souffre ici. Compare à présent ces nations à nos compatriotes, pleins de probité; & tu comprendras bientôt la folie que nous avons eu de vouloir nous modeler sur ces barbares. Heureuses retraites, où la vertu habite! Quand vous reverrai-je? souvent l'ennui me devore: console moi, chère Alha, en me donnant de tes nouvelles.

DIX-HUITIÈME LETTRE.

LA Philosophie n'est-elle pas pour tous les hommes? Ne doit-elle paroître à leurs yeux que comme une ombre imposante & impénétrable? Les pedants craignent-ils, disois-je à mon Venerable, qu'on ne devine ce que c'est qu'un paralogisme, comme un medecin tremble qu'on ne divulgue le

secret d'un aposeme , ou d'un opiat ? c'est l'etiquete de tes scavants d'être inintelligibles au reste des mortels. Tes anciens Sages ont fait un art , dont les termes inusités au vulgaire semblent vouloir le separer du sens commun. Les modernes les suivent. Si tu me demande pourquoi , mon chère Alha ? c'est qu'ils se succèdent. Tout homme peut raisonner juste ; être judicieux en faveur autant pour le moins de la divinité que Pourchot , avoir l'experimental de la physique sans être Philosophe.

VEUX-TU , chère Alha , en faveur la raison , c'est qu'il ignore les categories d'Aristote , les differents noms des idées qu'il met en usage ; c'est qu'il ignore les propositions & leurs conversions : c'est qu'il forme des raisonnements sans les figures des syllogismes , & sans autre methode que le principe interieur , sur lequel on inventa les noms de synthetique & d'analytique :
c'est

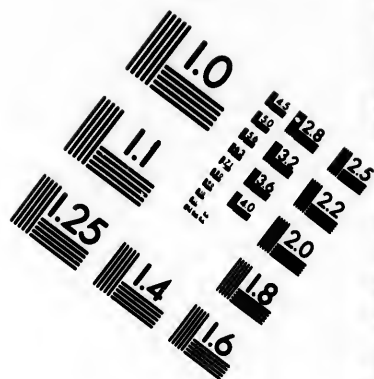
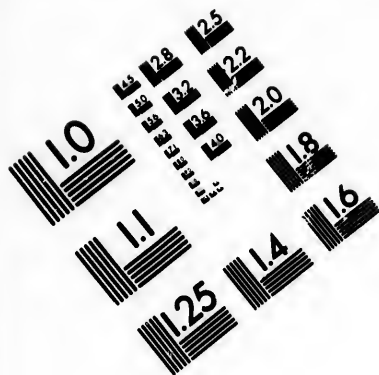
c'est qu'il parle solidement des êtres & des esprits, sans ontologie & sans pneumatologie, c'est enfin, parcequ'il soutient, que les effets de l'aimant par exemple lui sont plus connus, que les principes de ces effets ne le furent à Aristote, à Descartes & à Newton. La raison est née libre: elle se gouverne: elle agit: elle connoit: elle résoud les difficultés de son ressort sans autre art que celui que lui fournit son propre fond. Suer pour faire un raisonnement juste, telle est, chère Alha, la stupidité ou plutôt la folie de ces Venerables. J'ai actuellement entre mes mains un vocabulaire redoutable de termes abstraits & de définitions philosophiques. Je tremble en l'ouvrant: c'est ainsi que j'appelle les cayers, que mon pédagogue se fatigue à m'expliquer. Faut-il s'étonner, s'il leur faut des années entières pour apprendre des choses, qu'ils favoient beaucoup plus clairement avant de s'être égarés dans ce cahos

enorme. C'est ainsi qu'ils enveloppent leurs prétendues vérités. Hélas! chère Alha! la vérité ne parle-t-elle pas à tous les Peuples sans ambagues & sans mystères! Elle nous en dit assez pour être heureux, sans vouloir la forcer à nous en dire davantage. Je commence à me défier d'une vérité, qui n'est pas faite pour tous les hommes. L'envelopper, c'est lui donner un caractère d'avarice, qu'elle n'eut jamais. La faire dépendre du caprice d'Aristote ou de Mallebranche, c'est lui donner des maîtres, qu'elle enseigna comme tous les autres, & qui n'ont pas toujours été dociles à ses leçons.

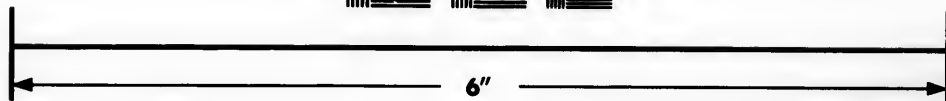
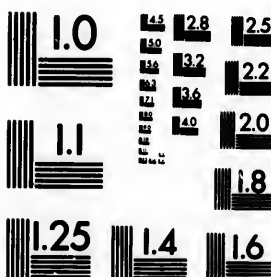
Ces Venerables ont certains lieux, & une espèce d'hommes consacrés à ces Theatres de discordes pueriles, où la raison est à la torture, & où le bon sens gemit sous le joug des clameurs & des distinctions, que la chicane semble avoir enfantées, pour servir d'azile & de défense à un grave sot. Rien de plus

plus dangereux, même selon les principes de leur religion, que de faire entrevoir la vérité à l'homme, avec la suite tenebreuse du cahos de la dispute. Les jeunes esprits, pleins de ce feu impatient, qui accompagne leur âge, s'imaginent aisément à force de combattre tout, qu'il n'est rien qui ne puisse être soumis à leurs efforts curieux; aussi les plus habiles de leurs docteurs pensent-ils à la fin comme nos Iroquois, après s'être consumé d'études. Ces jeunes cœurs exigent de la vérité ce qu'elle ne voulut jamais manifester aux hommes, & s'irritent de ses justes bornes. On veut suppléer à la lumière en devinant, & c'est ce que fait presque toute la physique. Ils se vantent d'aimer la vérité. Des amateurs turbulents, accablés de préjugés, sont-ils bien capables, mon chère Alha, de la chercher & de la connoître? qu'est-ce que leur Philosophie? Si non un amas pompeux de questions qu'on





**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14590
(716) 872-4503

0
E 28 25
E 32
E 36 22
E 40 20
E 44 18

10
E 48
E 52

ne termine jamais. Que deviennent ces eloges à perte de vuë, quand on vient à en faire l'Anatomie ? disons, chër Alha, que c'est un grand dessein, mais en vérité bien mal executé. Quel est le Philosophe entouasié, qui ne croye avoir obligation à sa Logique scholastique de l'evidence & de la vérité de ses idées, de ses jugemens, & de ses raisonnemens methodiques ; comme si sans ces fadaïses nous autres Iroquois ne pensions pas aussi bien qu'eux. Je pose en fait, que dans la metaphysique, il n'y a pas deux conclusions un peu intéressantes, que l'on puisse regarder comme certaines. Je ne parle pas de celles, qui sont peu nécessaires au sens commun, que la seule démangeaison de mettre quelque chose en avant a inventées, & dont la clarté superflue ne nous avance de rien. La morale est une copie enflée de la loi naturelle. Les hommes ont beau faire. Quel est le Legislatéur, qui a.

fçu

ſçu corriger un ſeul vice ? Les grands Egyptiens, les grands Atheniens, les grands Romains, les grands Chrétiens n'ont pas l'obligation à leurs loix positives de les avoir faits meilleurs, mais aux ſentiments ſublimes & naturels du cœur.

QUE de raisonnemens depuis la durée du monde ! On pourroit en faire une très courte réduction pour s'en tenir au vrai. Une auſſi longue expérience auroit dû nous inſtruire. De ſavoir ce que je ſuis, c'eſt ce qui m'intereſſe le plus, & néanmoins c'eſt ce qu'on n'a pu encore comprendre. Cinq cent ſillogiſmes ne me prouveront jamais, que je n'exiſte pas ; la difficulté conſiſte à me développer moi-même à moi-même. Mais il eſt étrange, que l'obſcurité commence à ſe repandre ſi tôt que je reflechis ſur moi. Concluons que nous ne ſommes pas faits pour pénétrer ce que nous ſommes ; qu'ai-je donc affaire de connoître tout le reſte,

ſi

si je ne me connois pas moi-même. L'impossibilité de cette connoissance de ma nature me prouve sans replique une impossibilité universelle ; & pour peu que nous reflexions , nous verrons que nous ne connoissons de tout ce qui nous environne , qu'autant que nous en avons besoin ; & en la même mesure que nous nous connoissons nous-mêmes.

CONSOLE-TOI, chère Alha , nous ne perdons rien à n'être pas Philosophes à la mode de ces peuples. Ces Docteurs sont plus capables de gater un esprit solide , que de l'éclairer. Je connois ici de bons esprits d'ailleurs , à qui la fureur de ces disputes a renversé le sens. On parloit avant avec eux , mais à présent il est impossible sur quelque matière que ce soit , de leur dire deux mots de suite , sans des contestations insupportables.

DIX-NEUVIÈME LETTRE.

D'ou' vient , disois-je , à un Juif
êtes vous détestés de tous les
peuples : pas un des étrangers , que je
connois ici , ne vous aime ? Les en-
fans n'aiment pas ordinairement leurs
Pedagogues reprit le Rabin. Tu vois
ces barbares : ils ne connoissoient pas
le Grand Esprit , & c'est nous qui leur
avons appris la verité. Ils adoreroient
encore sans nous de la pierre & du
bois. Bon , tu te moques , lui dis-je ?
ces peuples n'ont jamais adoré que le
Grand Esprit dans ses ouvrages.

DE's le commencement du monde ,
ajouta-t-il , nous sommes le seul peu-
ple de Dieu. Mais-penses-tu , Rabin ,
lui repondis-je , que nos Iroquois n'a-
yent pas été ses amis ? non , dit-il , c'est
à

à nous seuls, qu'il a parlé. Que dis-tu donc Rabin, ne parle-t'il pas à tous les hommes? Nos Pères n'ont jamais adoré que lui: tu te trompes Iroquois continua le Disciple de la Synagogue, il n'a parlé bouche à bouche qu'à Moÿse. Et que lui a-t'il dit Venerable, lui demandai-je? D'apprendre aux hommes à l'aimer, & à ne pas faire à autrui, ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fit. C'est là l'abregé des tables de ta Loi? Dans nos climats, nous en faisons tout autant, & nous le pratiquons. Pour toi Rabin, tu crois pouvoir en conscience voler & tromper les gentils, par l'usure & par les rapines. Appelles-tu religion le ramas extravagant de tes superstitions. Où Dieu a-t'il deffendu aux hommes l'usage des créatures? ou leur a-t'il ordonné ces absolutions, & ces cérémonies, que tu observes. Crois moi Rabin, c'est une pure invention de ton Moÿse.

TES Pères étoient des stupides,
qu'il

qu'il a conduits comme Numa les Romains, par le merveilleux. Quoi vous êtes assez fous pour croire que Dieu s'est lassé d'être adoré par la Religion Naturelle, & que ce premier ordre qu'il a établi d'abord, en mettant dans nos cœurs des dispositions sûres, simples, & invariables, lui a paru peu digne de sa prudence. N'a-t'il donc pas bien consulté son ouvrage en le formant, pour s'y reprendre à plusieurs fois; & s'il est vrai, comme tu le dis, qu'il a ajouté à sa première Loi une seconde, nous devrions en savoir quelque chose; nous sommes ses créatures, & ce Père, qui nous parle, non pas bouche à bouche, comme tu t'en vantes follement, mais aux yeux & aux cœurs, nous auroit donné à nous, & à tous les Peuples de l'horreur pour le cochon & un instinct sûr pour executer tes cérémonies. Je te jure Rabin, qu'il ne nous en a pas dit un mot dans nos deserts. Le Dieu de Moïse est-il différent de

ferent du nôtre? sa voix est constante & invariable. Nos Pères l'ont entenduë & nous l'entendons encore. Jamais dans nos deserts elle ne nous a instruit de rien de nouveau, jamais aucun de nos Venerables ne s'est cru extraordinairement illuminé: nous sommes aussi anciens, que tes ancêtres sur la terre, & tes Pères ne me paroissent pas plus éclairés que les miens.

EXAMINE tes fables Mosaiques; ton Moyse pretend écrire deux mille ans après la création du monde; il imagine des hommes qui ont vecu des sept & neuf cens ans. Il nomme familièrement le nom du premier homme; il fait la généalogie de ses descendans en faveur de sa nation. Il raconte jour par jour ce que Dieu a fait avant qu'il y eut d'hommes sur la terre, & par consequent des temoins de qui il puisse tenir ces circonstances. Il represente Dieu comme un ouvrier impuissant, qui pour voir clair à son ouvrage, & pour

pour éviter la confusion, le partage en différentes tâches, & qui se repose le septième jour. C'est encore pour éterniser cette idée basse & puerile, qu'il vous deffend de rien faire dans le Sabat.

RABIN, si les Patriarches ont vécu neuf cents ans, ceux des Egyptiens étoient leurs contemporains, & ont dû vivre autant. Il n'y avoit pas plus de chemin de Pharaon à Adam, que d'Adam à Moyse: tu conviens de leur sagesse, & de leur science; & tu les vois les contradicteurs de Moyse; ils devoient cependant avoir hérité de leurs Pères les mêmes notions; ils étoient les uns & les autres les temoins du monde; cependant les uns disoient blanc & les autres noir.

DE quoi s'est avisé Moyse de ne faire créer à Dieu qu'un homme & une femme, dont il nous fait tous descendre? Dieu peuple la terre d'animaux d'une seule parole, pourquoi s'est-il

G

ima-

imaginé, qu'il n'en avoit pas fait autant des hommes. Le Monde Rabin, selon tes calculs, a duré près de six mille ans; sans qu'on ait pénétré dans nos deserts, que des distances immenses separent de vos climats. Sans l'invention de la navigation nous nous serions persuadés comme vous, d'être les seuls habitans de la terre. Nous sommes aussi anciens, que les étoiles, & nos rochers; & nous ne pouvons pas certainement tirer notre origine de ton Adam. Quelles fadaïses de ton Moyse! Sa formation de la femme est une idée digne d'un imposteur sans esprit: les Androgines & les pierres de Ducalion valent bien le conte de la côte. Moyse fait promener Dieu au frais, comme ton Talmud le fait le maître d'école des enfans morts-nés. Il introduit cet être immuable faisant deffense à Adam de manger d'un fruit du Paradis terrestre; il fait parler un Serpent, comme l'Ane parle ailleurs dans tes Livres.

fait autant
 Rabin, se-
 e six mille
 dans nos
 immenses
 ans l'inven-
 nous serions
 tre les seuls
 us sommes
 es, & nos
 ns pas cer-
 ine de ton
 e ton Moy-
 me est une
 sans esprit:
 s de Duca-
 de la côte.
 u au frais,
 t le maître
 és. Il intro-
 ant deffense
 it du Para-
 un Serpent,
 ans tes Li-
 vres.

vres. Il fait paroître le Createur com-
 me un Père barbare, qui prevoit qu'en
 mettant un couteau entre les mains de ses
 enfans, ils se tueront infailliblement,
 & qui ne laisse pas de le leur donner.
 Il imagine le Diable & le peché: de
 l'état naturel de l'homme il en fait une
 punition; il veut te persuader, que
 sans ce repas fatal à l'humanité, la
 terre n'auroit pas eu de ronces, que
 les femmes seroient accouchées sans
 douleur, & que nous serions restés im-
 mortels. Nos Pères, qui n'ont certai-
 nement pas mordu la pomme, ne
 meurent-ils pas? Nos femmes accou-
 chent-elles, comme les Chrétiens di-
 sent, que Marie est accouchée de
 Christ? Va Rabin, ton Moyse me fait
 pitié. Si je voulois faire l'inspiré, je
 m'y prendrois mieux que lui. Nos Ser-
 pents ne sont pas de la race des vô-
 tres: aucun de leurs Grand-Pères n'a
 parlé à Eve, & je te jure qu'ils ram-
 pent à terre ~~font~~ ~~comme~~ ~~ici~~. Ramper

G. 2.

c'est

c'est leur condition, & non pas une peine imposée à ces animaux en conséquence de la tentation de la femme.

Ou' Moÿse va-t'il imaginer un être assez puissant, pour s'opposer à la tendre prevoÿance du Père de la Nature. Le Demon fait un miracle pour séduire l'homme: il fait parler le Serpent, Dieu le voit sans agir à son tour, & laisse la victoire à son ennemi. La fureur de cet être rival fut donc plus puissante que l'amour de ton auteur? Voilà, Rabin, les blasphèmes qu'enfantent tes Livres fanatiques. Telle est, chér Alha, la conversation, que j'ai eu avec cet Israélite. Ces peuples sont yvres de leurs folies. Choisis à present ou la religion simple, sublime, & raisonnable de nos Pères, ou celle de ce Juif.

VINGTIÈME LETTRE.

LES Chrétiens, chère Alha, croient à toutes les histoires de Moïse. Mais ils y en ajoutent bien d'autres merveilleuses. Ils croient que *Jésus* est le Grand Esprit lui-même, qui s'est fait homme pour apprendre aux hommes le vrai bonheur; pour leur donner l'exemple de la Sainteté: pour devenir la victime par sa mort, & pour les racheter des supplices éternels, auxquels ils sont tous condamnés, à cause du péché de leur premier Père.

EN vérité, Disciple de *Christ*, dis-je à un de leurs Sacrificateurs, tu fais punir les enfans pour une faute, qu'ils n'ont pas faite. Tu fais de Dieu un être bien peu clairvoyant, ou bien impuissant. Tu le fais mourir pour sa

creature ; dis plutôt que tu lui fais expier son imprudence & son indifferen-
 ce pour les enfans , qu'il forma , &
 qu'il mit au Paradis de la terre. Tu
 conviens qu'il étoit le maître de les
 preserver de la desobeissance , où ils
 se sont precipités , en goutant de la
 pomme , & tu m'assures qu'il ne l'a pas
 fait. Tu me le représente donc , com-
 me un Père dénaturé ; un moment
 après ton Dieu s'irrite contre ses en-
 fans , il les noye presque tous dans
 les eaux du Deluge : & tu veux que
 sous ces couleurs horribles nous le
 concevions.

ENFIN il vient mourir pour eux :
 qui ne croiroit qu'à ce coup il réussira
 pour le Salut de tous ? point du tout.
 Tu me dis que presque personne ne sera
 sauvé de ton enfer. Quel Theatre
 sanglans viens tu mettre sous nos yeux
 indignés ! quel Dieu plus extravagant ?
 quel Père plus digne de l'horreur de ses
 enfans. Tu me le montre comme un
 Dieu.

Die
 & d
 un
 mill
 ava
 qui
 bon
 dis ;
 vold
 T
 qu'il
 prev
 yeux
 tôt à
 & p
 sanc
 tend
 T
 de v
 bien
 hom
 que
 Croi
 aime

Dieu, qui veut nous rendre heureux, & qui n'en peut venir à bout; comme un Dieu qui se donne mille soins & mille mouvemens inutiles; comme un avare, seul heureux; & un capricieux, qui n'accorde par un choix bizarre le bonheur, qu'à quelques hommes, tandis, que d'un simple mouvement de sa volonté, il peut les sauver tous.

Tu pretens, qu'il étoit raisonnable, qu'il exposa l'homme au danger d'être prevaricateur? danger si evident à ses yeux, qui voyent tout, que c'étoit plutôt à en juger sainement une perte sûre & prevuë, avec une pleine connoissance de cause. Quelle gloire pretendoit-il en tirer, ton Dieu barbare?

Tu dis, afin de justifier ton arbre de vie & de mort, de la science du bien & du mal, qu'il lui falloit un hommage libre? Ah! Sacrificateur, que tu es aveugle dans tes principes? Crois-tu qu'on soit libre de ne le pas aimer, ce Père qui ravit nos cœurs? ja-

mais un Dieu ; aussi aimable , a-t'il pu former des Creatures libres de ne l'aimer pas ? Un culte libre est impossible sous son empire ; cette nécessité fait sa gloire. Que tes idées , Sacrificateur , sont basses ! lui disois-je. Que tu connois bien peu le maître du monde : que je te plains de te voir nager dans un Ocean de questions frivoles ! Dieu a pu agir autrement , mais ajoutes-tu enfin , il ne l'a pas voulu. Qui te l'a dit aveugle mortel ? Tu me peins en deux mots le Dieu cruel de Moyse , & non le Grand Esprit. L'image que tu m'en fais , toute raisonnée qu'elle paroît à tes yeux louches , est plus monstrueuse en effet , que celle que les idolâtres s'en formoient. Dis moi , Disciple de *Christ* , n'adores-tu pas chaque attribut de Dieu ? Ne m'assures-tu pas que chaque attribut est Dieu lui-même. Voilà ce que faisoient & ce que pensoient les Payens. Ils se representoient tout cela par des emblèmes & des figures ,

afin

afin
yeu
ce
res.
& l
extr
T
Die
Fils
ordi
sion
que
qui
naîtr
conn
gers
Inter
pour
ples,
mini
pour
T
buleu
tous

afin de donner à entendre l'Invisible aux yeux des peuples. Porphire a justifié ce culte, qui faisoit horreur à tes Pères. Non Sacrificateur, les Romains & les Grecs n'ont jamais poussé leurs extravagances si loin que vous.

Tu veux, que je croye que trois Dieux n'en fassent qu'un! Que Dieu le Fils s'est fait homme sans l'operation ordinaire: que ses miracles, sa mission, sa resurrection sont vrais, quoique dementis par un peuple entier, qui persévère sous tes yeux, qui l'a vu naître & mourir, & qui doit mieux connoître ses Prophéties que des étrangers, qui les expliquent à leur mode! Intereffés à reconnoître un Messie, pour se faire valoir au-dessus des peuples, ils aiment mieux vivre dans l'ignominie, que de reconnoître ton Christ pour tel, quoi qu'il soit de leur nation.

Tu veux que je croye un peché fabuleux, qui damne à leur insçu presque tous les hommes: la mort d'un Dieu,

G s

qui

qui vient le reparer, ou plutôt qui ne repare rien. Je voudrois bien te demander ce qu'il est venu faire ton Messie. Avant tous les tems (car tu en conviens) Dieu le Père n'a-t'il pas choisis ses élus? Ne les a-t'il pas choisis par conséquent avant le peché d'Adam, & l'incarnation du Fils du Grand Esprit; mystère qui fut selon toi la suite misericordieuse du grand malheur, qui arriva par une pomme. Qu'avoit-il affaire d'envoyer son Fils pour verser son Sang inutilement? Ceux que le Père avoit prédestinés auroient toujours été sauvés, car pour les autres ils ne le seront jamais. Le Père, me dis-tu, Sacrificateur, les a donnés au Fils? Ils étoient donc au Père par son choix, avant qu'ils fussent au Fils par sa mort. Conviens donc dans tes principes que si le Christ est mort pour les élus, ce n'a pas été par nécessité absolue pour leur salut, que le Père avoit déjà résolu. Ils étoient à vous, mon Père,

dit

dit
les
ô:er
Don
pour
ne f
se p
lume
auro
T
Chri
à la
détru
Dis-
me n
pains
tion
mille
lions
breux
Tu c
divin
qui t
Chri

dit ton Messie lui-même, & vous me les avez donnés; or personne ne peut ôter au Père ce qu'il a dans ses mains. Donc qu'il n'y avoit rien à craindre pour les élus, quand le Christ même ne seroit pas venu. Mais ton Dieu se plait au carnage. Lui-même il allume l'enfer contre des coupables, qu'il auroit pû préserver.

Tu enseignes gravement, que ton Christ se fait manger à mille personnes à la fois. Que la matière du pain est détruite par tes mystérieuses paroles. Dis-moi, Sacrificateur, as-tu du sens de me montrer dans la multiplication des pains une preuve, de cette multiplication de presence d'un même homme à mille endroits à la fois. Voilà des millions de Christ, & des Dieux plus nombreux que tous ceux du Paganisme. Tu donne à l'humanité une immensité divine, contre les principes de ta foi, qui te dit, que la nature humaine en Christ est bornée, & qu'il n'est pas par-

tout,

dit

tout , entant qu'homme , mais feule-
 ment entant que Christ est Dieu. Dieu
 peut-il faire un baton , sans deux
 bouts : c'est un proverbe usité chez
 vous autres? Non, sans doute. Or je
 te demande comment tu conçois la ma-
 tière sans extension? si l'extension n'est
 pas la différence essentielle de la ma-
 tière, je te defie dans tes principes de
 me mettre de la différence entre la
 matière & l'esprit. L'Ame à ce prix
 pourra aussi être matière. Tu prouves
 sa spiritualité parce qu'elle est sans ex-
 tension ; mais si la matière peut être
 sans extension , comme tu le crois
 dans l'Eucharistie , l'Ame pourra être
 matière. Or s'il ne repugne pas que
 l'Ame qui pense puisse être matière , il ne
 repugne donc pas que la matière puisse
 penser. Si la matière peut penser ,
 donc que la matière peut regler & or-
 donner avec reflexion. Si la matière
 peut ordonner avec reflexion , elle a
 pu mettre de l'ordre dans ses parties.

Si

Si
 les
 &
 elle
 Die
 men
 ficat
 delà
 Tes
 gina
 font
 feroi
 est in
 mett
 ces,
 de l'
 T
 crific
 veux
 ce o
 jama
 l'Esp
 Bête
 cita

Si elle a pu mettre de l'ordre dans les parties, elle a pu former le monde, & de conséquences en conséquences elle te conduit à la reconnoître pour Dieu. De plus, la matière est tellement infinie, que je te defie, Sacrificateur, de me donner un terme au-delà de ce que tu conçois de l'univers. Tes fous ont inventé les espaces imaginaires; or ces espaces imaginaires ne sont pas un Lieu, & toute la matière seroit sans lieu & dans le rien, ce qui est impossible. Choisis donc, ou d'admettre la possibilité de ces conséquences, ou de convenir de l'impossibilité de l'Eucharistie.

Tu seras damné, me dit ce Sacrificateur: le Diable te possède. Que veux-tu dire lui repondis-je? Qu'est-ce que le Diable? nous ne l'avons jamais connu dans nos deserts. C'est l'Esprit Tentateur, me dit-il, c'est la Bête, c'est l'ancien Serpent; & me cita toutes les qualités, que l'Apoca-
ly-

Si

lypse lui donne. Et l'Enfer, ajoutai-
 je, qu'en dis-tu? c'est un lieu; re-
 pliqua le Venerable, où toi & tous
 ceux, qui ne pensent pas comme nos
 Docteurs, seront brulés. Tu m'en-
 nuyé par tes fadaïses, Sacrificateur,
 lui repondis-je, je lui tournai le dos,
 & m'en allai souper chez un Illustre,
 aussi Iroquois que toi & moi. Ces Peu-
 ples, chér Alha, sont insoutenables
 dans la dispute. Je suis les Vene-
 rables pour ma propre tranquillité, ils
 ne sçavent ce qu'ils disent. Ne leur
 parlez pas de Religion, vous leur ôtez
 le plus grand plaisir de la vie; on les
 voit d'un air Magistral, toujours prêts
 à confondre par raisonnemens le gen-
 re humain. Mon Sacrificateur m'a me-
 nacé d'une Ambassade de ses Docteurs;
 mais je te jure, chér Alha, qu'ils ne
 me feront pas Chrétien. Je connois
 peut-être mieux qu'eux leurs livres &
 leurs dogmes, parce que je les regar-
 de sans préjugés. Que le Grand Esprit
 t'af-

t'af-
 mo
 fans
 nou
 de
 soit
 tre

V

J^E
 m
 est v
 bles
 jetté
 dent
 mar
 roles
 le D
 mon
 laissé

t'affermisse de plus en plus dans son amour, toi ma chère *Glé*, & mes enfans! Qu'il ne permette jamais que nous nous laissions séduire aux imaginations de ces nations tenebreuses; & qu'il soit lui seul à jamais notre Dieu & notre Roi.

VINGT-UNIÈME LETTRE.

JE suis plongé dans un chagrin secret, mon chér Alha; mon Sacrificateur est venu avec une troupe de Venerables dans mon habitation. Ils m'ont jetté de l'eau sur la tête, & prétendent m'avoir fait Chrétien. Ils m'ont marmoté d'abord je ne fais quelles paroles, & m'ont exorcisé pour chasser le Diable. J'ai été m'en plaindre à mon Juif, & lui conter que je les avois laissés faire, en me moquant d'eux dans

dans mon cœur; que s'il ne falloit qu'a-
 valer un peu de sel, recevoir quelques
 gouttes d'eau sur la tête, pour être
 de leurs amis, qu'il n'y avoit rien que
 je ne fisse pour les obliger. Ce coquin
 de Rabin avoit un Turc avec lui,
 & nous nous promenions hors de la
 ville; ils m'ont saisis l'un & l'autre &
 m'ont circonci. En verité, chère Alha, je
 crois que je suis fait pour avoir tous les
 malheurs du monde. Ce Juif pour m'a-
 doucir, m'a dit qu'il m'aimoit trop,
 pour me voir plus long-tems enfant de
 Satan, & qu'il m'avoit fait enfant de
 Dieu. Mes Sacrificateurs m'en ont dit
 autant après leur ablution, & m'ont
 assuré que si Dieu me faisoit la belle
 grace de mourir à present, j'irois droit
 au Ciel. Je les ai fort remercié de
 leurs offres, & leur ai dit que je vou-
 lois encore vivre.

DIEU vous regarde donc là, disois-
 je, au Rabin, en vous faisant entrer
 en Paradis? Oui, me dit-il: sans quoi
 il

il nous jetteroit du haut en bas dans l'Enfer. Et toi, Venerable, ai-je dit à un Sacrificateur, pourquoi n'es-tu pas circonci? ton *Christ* l'a été & tu pretens suivre ses exemples. Tu Dieu, m'a-t'il dit, ces Juifs sont des paillards? ce qu'ils en font c'est en faveur des femmes. Mais pour nous, nous sommes chastes. En jurerois-tu, Sacrificateur, lui dis-je? *Jesus*, continua-t'il a été circonci, mais s'il eut été dans un âge plus avancé sa modestie ne l'auroit pas souffert? Le drôle m'avoit l'air de bien valoir un circonci; son *Jesus* & son *Evangile* ne l'inquiétoient pas beaucoup. Je n'eus garde de lui conter mon aventure. Il me plaisoit par sa façon franche. Que tu es malheureux, lui dis-je, de n'avoir point de femme. Tu te moques *Igli*, me repondit-il? j'en ai une charman-
te. Ma Loi le deffend, mais nécessité n'a point de loi. C'est un principe de nos Docteurs. Je n'en suis pas moins

H

cha-

chaste d'ailleurs pour cela. Je ne me suis pas fait moi-même jeune Sacrificateur, je ne sçavois, ce que c'étoit; mais de là en avant tout cela s'est decouvert, un Medecin m'a dit, que c'étoit dommage & que j'aurois dû me marier: que les droits de l'humanité estoient triples chez moi, & que si je n'y mettois ordre je pourrois bien en mourir: en forte, lui dis-je, que tu n'as pas voulu mourir? non ventre debout, me repondit-il, le joug de *Christ* est suave & son fardeau leger. Moyennant cela, je fais mon salut, & vis comme un ange. Je suis paisible, & ne fais tort à ame qui vive. Mais pourquoy, ajoutai-je, Sacrificateur, tes Venerables font-ils une loi générale & sans exception? ne vois-tu pas *Igli*, que c'étoient des vieillards de mauvaise humeur, qui ont voulu nous deffendre le cas dont ils faisoient penitence? sur cela on nous aborda: je le quitai: je retournai chez ma belle; me
 mis

mis
 yeux
 fons
 man
 mabl
 dorab
 semb
 pe,
 me ep
 pour
 prêter
 Glé n
 plus e
 amour
 me co
 sœur
 jour!
 elle, &
 sens de

mis au lit: elle vint: & dans ses beaux yeux je lisois les prières que nous faisons au Grand Esprit. Qu'elle est charmante, mon chér Alha! qu'elle est aimable! qu'elle est belle! qu'elle est adorable! c'est le Soleil & la Lune rassemblés entre mes bras. Elle me trompe, & je la trompe aussi; mais je l'aime éperdûment. Je donnerois ma vie pour elle, & la volage ne fait que me prêter son cœur. Ma tendresse pour Glé n'est pas si sensible, mais elle est plus effective. Je sens que dans mon amour il y a tous ces degrés. Que tu me consoles de me mander, que ma sœur pense à son frère mille fois le jour! temoigne-lui mes ardeurs pour elle, & la douleur secrète, que je ressens de n'aimer qu'une étrangère.

 VINGT-DEUXIÈME LETTRE.

QU'EST-CE que ton Diable? disois-je ces jours passés à un Sacrificateur? il me fit tranquillement sa généalogie: & m'assura que le Grand Esprit avoit avant le monde créé une infinité d'esprits, sans corps. Que ces esprits, comme ces nations, avoient des rangs & des conditions différentes. Que leur Roi & le plus sublime étoit Satan, qu'on apelle Diable par excellence; qui pour s'être égalé à Dieu fut précipité du ciel. Les Anges, fidèles au Grand Esprit, me disoit ce Sacrificateur, livrèrent ce fameux combat dans les espaces imaginaires, c'est-à-dire dans ces plaines de néant, qui precedoient la formation de la matière, ou Michel, Général de Dieu, fut vainqueur. La

ba-

bataille, ajoutoit-il, fut longue & opiniatre, mais enfin le Grand Esprit remporta la victoire. Qui t'a donc appris ces particularités, lui dis-je? ce sont nos Inspirés, me dit-il, qui dans leurs visions ont déclaré aux hommes mille belles choses, qu'ils ne favoient pas. Tu crois donc, Sacrificateur, que Dieu n'a pas tout exprimé dès le commencement, & que les hommes ne peuvent se passer de tes visionnaires? tu crois que Dieu auroit fait une grande sottise, s'il eut laissé aller ses enfans sans les endocumenter de nouveau. Tu crois que sans ces notions singulières, les hommes iront au Diable? mais Sacrificateur, nous ne le connoissons pas ce Diable, & nos Iroquois n'ont jamais imaginé sous un Dieu Père des Créatures rebelles & malheureuses. Tu me fais une histoire: mais nous autres nous nous en tenons pour en juger aux principes fondamentaux de la raison. Nous sommes

mes persuadés, que l'amour que nous avons pour nos enfans, n'est qu'une copie imparfaite & impuissante de celui, que le Grand Esprit a pour ses Créatures: Qu'une Créature malheureuse est impossible dans la maison d'un Père tout-puissant. Tes dogmes font injuré a la divinité.

MAIS, ajoutai-je, Sacrificateur ton Diable est un grand Seigneur. Tu lui fais partager l'Univers avec le Créateur du monde. Il a une puissance, qu'un Dieu plein d'amour ne peut empêcher. Il ne peut attaquer Dieu lui-même; il s'en prend à ses enfans, & à son ouvrage; il en fait ses esclaves; il les soumet à son Empire avec plus de facilité, que le Roi du Ciel ne les soumet au sien. Presque tous, selon tes dogmes, prennent le parti de Satan, & suivent ses etendarts. Un être de cette espèce, Sacrificateur, mériteroit tes réflexions, supposé qu'il existât. Tu le fais le distributeur des biens de la terre.

re.
lui
pen
exc
eten
conn
un L
tu q
tes i
& de
C'est
mour
& qu
qui t'
mand
& qu
inévit
peché
s'insin
trône
acquis
teur,
des pr
tu dir

re. Tu le fais le Roi du Monde. Tu lui donnes quelque connoissance de nos pensées, & quelque pouvoir pour les exciter. Tes inspirés lui donnent une étenduë, qui tient de la Divinité. Reconnoissez - vous donc un Dieu bon & un Dieu mauvais? En verité, que veux-tu que j'en pense, Sacrificateur? selon tes idées Satan se sert de la femme, & de ses attraits, pour te precipiter. C'est lui qui te donne la haine & l'amour dans des contre-tems, qu'il epie, & qui te rendent criminel: c'est lui qui t'inspire l'avarice, l'orgueil, la gourmandise, la luxure, l'envie, la colere, & qui te presente d'une main presque inevitable la matiere & la cause de ces pechés, que tu crois damnables. Il s'insinuë dans ton ame: il y place son trône: il y regne, comme sur un bien acquis par les armes. Ah! Sacrificateur, tu devrois réfléchir davantage sur des principes aussi insensés. Que veux-tu dire encore par ton peché, est-il

donc deux routes, l'une bonné, l'autre mauvaise ? crois-tu que le Grand Esprit nous aura refusé l'instinct d'éviter le plus grand des malheurs, tandis qu'il accorde aux animaux l'instinct infailible de s'éloigner de certaines plantes pernicieuses, & de s'approcher des utiles ? quelle gloire tire-t'il de nos malheurs infinis ? est-ce pour établir la différence barbare, qu'il y a entre un être, infiniment heureux & infiniment malheureux ? si tu avois des enfans, que tu les eusses formés à ton gré, & que ton amour eut été tout puissant, aurois-tu des enfans coupables ? N'aurois-tu pas commencé par les mettre dans l'impuissance de ce côté-là. Que viens-tu donc nous montrer ? des loix inobservées ? & des rebellions digne de supplices éternels. Tu es fou Sacrificateur. J'en dis autant de ton Enfer, où tu damne éternellement les hommes. La miséricorde de Dieu n'est-elle pas infinie ? Or une miséricorde infinie fait

gra-

grac
d'im
don
coup
clus
que
tes
leur
veux
effra
rois
Gra
pose
dans
il da
ropé
serve
bien
est-
tour
tie d
dern
Meta
rité,

grace à tous, pourvu qu'il n'y ait pas
 d'impossibilité à le faire. Repugne-t'il
 donc, que Dieu pardonne à tous ces
 coupables? non certainement. Con-
 clus donc qu'il fait grace à tous. Mais
 que feront dans ces flammes fatales
 ces coupables? ils s'irriteront contre
 leur Père dis-tu Sacrificateur? & tu
 veux nous faire croire des idées aussi
 effrayantes, & aussi cruelles. Je fe-
 rois dans ton Enfer, que j'aimerois le
 Grand Esprit. Mais de quoi le com-
 pose-tu ce cachot redoutable? est-il
 dans l'Univers ou hors de l'Univers? est-
 il dans le Soleil, comme un de ces Eu-
 ropéens se l'est imaginé. Les Etoiles
 servent-elles d'aliment à sa flamme si
 bienfaisante, & si formidable à la fois?
 est-ce là où ces astres tombent du ciel
 tour à tour, pour accomplir la prophe-
 tie de ton Evangile avant le jugement
 dernier? ses braziers sont-ils seulement
 Metaphoriques, & significatifs. En vé-
 rité, Sacrificateur, ces folies sont ex-

trêmes , & ressemblent mieux à des contes imaginés à plaisir , qu'à des vérités. Juge , mon chér Alha , si tu voudrois troquer de religion avec ces peuples fanatiques.

VINGT-TROISIÈME LETTRE.

QUELLE multiplicité de Loix , dis-je à un Venerable ? A quoi bon ce joug insuffisant ? Il ne fait que des prevaricateurs. Nos Iroquois ne connoissent qu'une seule & unique Loi dans leurs deserts , c'est d'obeir à la Nature. Contrevenir à tes Loix , c'est ce que tu appelles peché : mais Venerable , lui disois-je , ne vois-tu pas , que c'est la folie de tes Pères , qui a fabriqué ces liens tyranniques , & ce Fantôme inutile de justice , que tu respects. Tu crois tes Loix justes , &

tu

tu
Ma
tu
nera
mén
Mon
vous
bien
divi
tant
là fo
de la
mun
enfa
pas
ce T
de l
les n
tes c
l'adu
intro
gard
Nous
user

tu te crois injuste de ne les pas suivre. Mais examine de près leur origine, & tu verras ta bevue. N'est-ce pas Venerable, que vous êtes tous enfans d'un même Père, dans sa maison qui est le Monde? Par quel renversement avez-vous divisé cette unique famille, de biens, d'intérêts & d'amour. Cette division injuste & detestable est pourtant le fondement de tes Loix, qui dès-là sont également odieuses. Le Père de la Nature n'est pas mort, & la communauté des biens subsiste parmi les enfans, tant que le Testateur ne les a pas divisés entre eux. Montre-moi ce Testament de division, ou conviens de l'injustice & de la nullité de toutes les maximes, que vous avez introduites dans le monde. Avant de punir l'adultère, il faut punir ceux qui ont introduit la propriété des femmes. Regarde les animaux, & ils t'instruiront. Nous sommes faits, Venerable, pour user des choses d'ici bas, & non pour les

les posséder. Dans nos déserts, personne ne peut rien nous ôter, parce que nous n'avons rien. Toute la terre est en commun. Chez vous autres, tout est bouleversé; Chez nous tout est comme au premier moment du monde. Il n'y a point d'envie, parcequ'il n'y a ni richesses, ni avantages. à envier: il n'y a point de rapines, parce que tout ce que l'on prend est à foi. Les femmes ne sont pas la matière de prevarications, parce que nous les prenons à notre gré, & que la Nature ne nous a prescrit de règles à cet égard, que notre tendresse & notre amour. Le Grand Esprit est de tous les objets le plus aimable, le plus doux, & le plus consolant pour nous. Nous ne savons pas même ce que c'est que de jurer, parce que notre Parole est inviolable. Pour nos Pères & Mères notre amour est infini. Tes compatriotes, Venerable, sont abominables. J'en ai vu un ces jours passés, qui contesloit

ave
lieu
tes,
mai
pou
fans
L
Phil
& te
que
qui
à leu
toi d
Q
ces
l'ord
le m
Ven
reco
dans
sonn
êtes,
bien
valoi

avec son Père ; & vos Illustres , au lieu de le faire manger vif aux bêtes , lui ont donné gain de cause. Jamais nous ne sommes en colère , que pour venger nos femmes & nos enfans , la nature nous l'ordonne.

LES animaux, Venerable, sont les Philosophes de la terre ; ils l'instruisent & te montrent au naturel ce que c'est que de n'avoir rien ajouté à la main , qui nous a tous formés. Tu nous mets à leur rang , & nous , nous te mettons toi & les tiens beaucoup au-dessous.

QUEL amas prodigieux d'ordonnances & de preceptes ! Tu en admire l'ordre & la sagesse , & moi j'en deteste le motif. Je ne cherche pas cependant, Venerable , à vous corriger , il faudroit recommencer votre monde. Vous êtes dans l'erreur , mais votre erreur est raisonnée. Vos Loix , dans l'état où vous êtes , sont nécessaires. Vos Rois font bien de les deffendre & de les faire valoir. Votre folie est sistématique.

Vos

Vos vices mêmes servent à vous éguiper l'esprit. Nous ne sommes ignorans, & n'avons négligé les arts, que par le mépris universel que nous a inspiré la vertu hereditaire de nos rochers & de nos solitudes. Le luxe, le faste, la delicatesse, l'amour des richesses, l'amour du grand, du voluptueux, du parfait, vous enerve, mais excite vos efforts & votre emulation. Vos conditions diverses animent les plus laches & les plus humiliés, à parvenir aux premiers rangs. C'est ainsi, Venerable, que le Grand Esprit montre par-tout, malgré le fanatisme de vos climats, la bonté & la certitude de ses conseils, dont nous ne pouvons jamais abuser.

CONSOLE-TOI, Venerable: ta folie n'est pas criminelle. Tout est bien dans la Nature. Rien ne peut jamais par quelques derangemens legers & passagers interrompre l'ordre, établi par le Père de la Nature. Il a tout prévu, montre moi ce que tu es, & je
sçai,

sçai
defa
ne
dans
dans
les
res.
font
term
le vi
votre
tes v
tes a
vée:
orgue
font
jamai
une v
m'im
tes gr
obscu
la cor
le les
mieux

sçai, ce qu'il a voulu que tu fois. Les défauts, que je remarque chez vous, ne sont que des modifications décidées dans l'Esprit Createur, qui envelope dans le dessein de sa creation toutes les circonstances futures de ses creatures. Aucunes de ces circonstances ne sont hors de sa volonté precise & déterminée. J'observe, que ce qu'on appelle vices chez vous, sont les ombres de votre tableau. Tes avares sont justes: tes voluptueux sont doux & aimables: tes ambitieux ont l'ame noble & élevée: tes envieux sont industrieux: tes orgueilleux sont braves: tes furieux, sont constans & inébranlables: ce n'est jamais qu'en donnant plus de force à une vertu que vous êtes vitiés. Je m'imagine envisager les portraits de tes grands maitres de peinture, où une obscurité brusque & choquante, si on la considère seule, fait fortir de la toile les objets les plus ravissans & les mieux frappés. Ainsi finit, chér Alha,
la

la conversation , que j'eus avec mon Venerable. Ils sont fous & n'ont pas d'autre maladie. Ils croyent que des fautes contre le bon sens, sont des crimes qui leur feront souffrir des peines eternelles. Quoique je les blâme, je ne suis pas si severe qu'ils le sont sur leur propre compte. Ils se persuadent toutes leurs idées d'Entouffiasme : ils ont même des Reverends & des patetiques personnages parmi eux qui ne font autre metier, que de leur prêcher, ce qu'ils apellent vertus & vérités, tantôt d'une manière terrible, tantôt d'une manière joyeuse & affective, & tantôt d'un air flatteur & circonfpect: auffi ont-ils chez eux beaucoup d'esprits intimidés & foibles, beaucoup d'esprits affectueux & sensibles, & beaucoup de génies equivoques, indecis sur leurs idées, & faciles à se soumettre aux arrets de leurs visionaires. Les Reverends ont de quoi contenter tout le monde. Ils font aparamment leur etude

de

de
ces
qu'
Ch
dro
une
ver
nob
pou
vice
leur
dang
un C
du p
n'en
à cra
les
laisse
les T
Ain
ils n
Cate
Leur
toile

de se transformer dans toutes les espèces des hommes de leurs climats. Quoiqu'il en soit tout va au même but ; Chrétiens, Juifs ; Turcs ; & je ne voudrois pas leur faire leur procès pour une crédulité ridicule , pour des travers réfléchis , pour des petiteesses annoblies , pour des visions respectées , pour des vertus imaginées , pour des vices exagérés. Je les laisse à tous leurs raisonnemens , qui ne sont pas dangereux. Qu'y a-t'il à risquer pour un Chrétien , qui croit que tout est perdu pour lui , tandis que le Grand Esprit n'en a pas dit un seul mot ? Qu'y a-t'il à craindre pour un Juif ? Les Anges & les Seraphins leurs bons amis ne les laisseront pas en beau chemin. Pour les Turcs , Mahomet les sauvera tous. Ainsi tous tant qu'ils sont , chér Alha , ils ne seront jamais malheureux. Le Catechisme de ces derniers est singulier. Leurs ames passeront à la mort sur une toile d'araignée , & celles qui seront

I trop

trop chargées de pechés , tomberont dans le lieu redoutable , d'où cependant l'intime de Dieu doit à la fin les delivrer. Ces rêveries , chér Alha , sont le grand mobile de ces Peuples. Ils semblent faits pour être trompés. La crainte a passé en habitude ; elle est devenue nécessaire dans ces climats , accablés de préceptes inutiles , & insupportables au genre humain. La tristesse est ici accreditée & en grande consideration. On la regarde presque toujours comme une preuve de sagesse. Ils admirent le *Christ* , parce qu'ils assurent qu'il n'a jamais ri , mais qu'il a souvent pleuré. Que ces idées , chér Alha , sont surprenantes pour nous , qui ne connoissons de malheur , que celui d'être mangés par nos ennemis.

 VINGT-QUATRIÈME LETTRE.

QUE penses-tu, disois-je à un Juif, dū *Christ*, que les Chrétiens adorent ? ils disent que tes Prophètes l'ont annoncé, & que tu devrois le reconnoître comme eux. Ils te traitent d'aveugle, qui porte dans ses mains les arrêts de sa condamnation. Que tes livres tu les lis sans les entendre ; qu'eux seuls ils en ont le vrai sens ; que tes Pères étoient des perfides, qui ont tué le Fils de Dieu. Qu'ils ont été les temoins, pendant plus de trente ans, de la vie & des miracles de ce Dieu humanisé, sans avoir voulu croire à sa mission. Que dis-tu donc, *Igli*, me repondit le Rabin ? maudit soit, dit un de nos Inspirés, celui qui pend au bois. *Maledictus omnis qui pendet in*

ligno. Veux-tu qu'après un avertissement si clair de la part de Dieu nous ayons de la veneration pour un crucifié. Ces Chrétiens ont imaginé mille contorsions à nos écritures. Sais-tu bien, Iroquois, ce qu'il font dire en ce passage au Prophète ? Que le Messie devoit être la malediction pour les hommes sur la croix. Paul a tourné toute la lettre de nos livres à des sens figurés, qu'il attribué au Saint Esprit. C'est ainsi que la Secte des Chrétiens trouve la vie eternelle dans la Parole de Dieu.

Nos Prophètes, continua le Rabin, nous ont promis un Messie, mais non pas un Blasphémateur, qui ose s'égaler au Dieu d'Israël. C'est pour ce crime, que le Sanedrin l'a condamné selon la Loi. Ils ne nous ont pas promis le Fils d'un Charpentier, qui dût soulever le Peuple contre l'autorité légitime. Un homme, qui dût faire servir la piété, qu'il avoit apprise dans nos Livres
Saints,

Sa
à
Ch
Me
me
no
dev
non
tro
cre
cou
né
raill
par
s'att
la n
droi
tre
doit
notr
se,
terre
bien
Rab

Saints, à former une nouvelle Secte, à rendre odieux nos Docteurs. Les Chrétiens vantent ses miracles ; mais Moÿse nous avertit dans le Deuteronomie de ne pas suivre un Prophète, qui nous détourne de notre Religion. Nous devons suivre la Parole de Dieu, & non pas des Miracles, qui peuvent nous tromper. Que faisoit le *Christ* en secret ? Il inspiroit à ses Disciples de secouer le joug, que Moÿse nous a donné par ordre du Dieu de Sinai. Il railloit nos Observateurs scrupuleux ; & par cette liberté qu'il promettoit, il s'attiroit la Populace toujours amie de la nouveauté. Comment, Igli, voudrois-tu que nous puissions reconnoître à cette conduite ce Messie, qui doit faire notre gloire, qui doit être notre Roi, étendre la Religion de Moÿse, & nous donner les Princes de la terre pour nourriciers ? Tu es encore bien éloigné de tes belles esperances Rabin, lui dis-je ? Car il s'en faut bien

que les Monarques de ces Climats se disposent à caresser tes Venerables sur leurs genoux? Va voir le Pontife Souverain de Rome, s'il te donnera à têter? Va raconter à ses Sacrificateurs tout ce que tu viens de me dire. Je m'en garderai bien, repondit-il, ces Prêtres idolâtres du Fils de Joseph font bruler les Enfans d'Israël? Et de Mahomet qu'en dis-tu Rabin; c'est encore un des fameux Chefs de Religion de ces Climats? C'est un coquin, me repondit-il, qui a fait accroire à des Arabes grossiers que l'Ange Gabriel lui parloit familièrement. Il leur a donné l'Alcoran, comme Jesus l'Evangile aux Chrétiens. Cet Alcoran est un amas insensé & confus d'idées pitoyables & sans Esprit. l'Evangile des Chrétiens vaut mieux. Sa morale a quelque vraisemblance avec celle de Moyse, de David & de Salomon. Mais, lui dis-je, Rabin les Ottomans se vantent d'avoir la Religion d'Abraham & regardent Moyse comme

un

un
& d
dan
a ra
de
du
cha
obse
Tur
dit-
pré
C'est
se.
fero
ce
Où
de
haï
vol
à ju
nel.
dis-
célé
me

un homme entreprenant, qui a innové & qui a voulu faire une Secte à part, dans son Desert. Ils disent que Mahomet a rassemblé les restes des descendans de ces anciens adorateurs du Createur du Monde, qui n'avoient point été chargés dès le commencement de ces observations Mosaiques. Ces pauvres Turcs seront donc damnés? Oüi, me dit-il, & toi & tes Iroquois tous les premiers. Et pourquoi donc, Rabin? C'est que vous ne connoissez pas Moyse. Fi donc, que veux-tu dire? Nous serons damnés, pour n'avoir pas connu ce que nous n'avons pû connoître? Oüi, me dit-il, Dieu fait ce qu'il veut de sa créature: il a aimé Jacob & a haï Esau, sans d'autres raisons que sa volonté toute-puissante. Est-ce à nous à juger de la conduite de ce Roi eternal. Tu m'étonnes Rabin, lui repondis-je? Quoi vous seuls irez habiter la céleste Jerusalem? non, par Salomon, me dit-il, tu n'y es pas encore, *Igli.*

Dans notre petit nombre, un nombre infiniment plus petit sera sauvé, tant est grande la corruption même parmi les Enfans de Dieu. Il y a de bons Israélites, mais il y en a bien de mauvais. Tous ces mauvais iront au Diable, comme Toi & tous les autres Peuples.

Ton Dieu, lui dis-je, n'est pas pour être connu des hommes? puisqu'on ne peut l'envisager, sans s'irriter contre lui. Ou il vous a choisis seuls, pour être les dépositaires de secrets, qui n'ont nul rapport à notre raison & à notre cœur; ou ce Dieu, dont tu parles, est un fou, qui exige des adorations sans pouvoir être connu tel, que tu l'annonce. Ou c'est le plus detestable de tous les Etres; ou enfin, Rabin, tu te trompes dans les idées, que Toi & tes Venerables en ont conçus. Nos Docteurs sont infailibles, continua-t'il. Le Dieu de Sinai ordonne de mettre à mort quiconque contredira le grand Prêtre.

L'in-

L'I
en
t'il
te
nou
nou
con
tron
que
qui
Rab
lé da
extr
que
resse
res, c
nistè
les c
terre
féren
ou l'
ces P
passio
princ

nombre
 vé, tant
 e parmi
 ns Israë-
 mauvais.
 Diable,
 Peuples.
 n'est pas
 s ? puis-
 ns s'irri-
 a choisis
 es de se-
 à notre
 e Dieu,
 qui exige
 tre con-
 Ou c'est
 s Etres;
 pes dans
 venerables
 font in-
 Dieu de
 ort qui-
 Prêtre.
 L'In-

L'Inquisition des Chrétiens, lui dis-je, en fait autant, Rabin; ainsi continuait-il, tant que nous l'écoutons ce Prophète perpetuel, qui habite au milieu de nous, nous sommes sûrs de ne jamais nous égarer. Réfléchis à présent, & conclus, que nous n'avons pu nous tromper au Messie. Que de conséquences, lui dis-je, pour un principe, qui ne me persuade pas! dis plutôt, Rabin, que tu crois, que Dieu t'a parlé dans tes Livres, qui te prouvent ces extravagances; & moi, je te répondrai que ce que tu crois devoit au moins ressembler aux notions simples, & pures, que le Grand Esprit sans aucun ministère d'illuminés, a répandues dans les cœurs de tous les hommes de la terre; que ton Dieu, Rabin, est différent du nôtre. Ou il y en a deux, ou l'un ou l'autre s'est trompé. Que ces Peuples, chér Alha, me font compassion: ils vont à l'aventure, sans principes & sans raison.

 VINGT-CINQUIÈME LETTRE.

UN Venerable me disoit l'autre jour, fais-tu, etranger, qu'il n'y a point de Dieu? C'est la matière qui est Dieu. Quelle est ta folie, lui dis-je? tu me dis qu'il n'y a point de Dieu, & tu m'assure en même tems qu'il y en a un? Tu ne m'entens pas, continua-t'il; je pretens que le Dieu, que tu crois, est matière, qui a mis de l'ordre dans le Monde; c'est elle qui est infinie, independante, toute puissante, clairvoyante. Donc que tu reconnois un Dieu lui dis-je. A quoi bon ces imaginations, vuides de Sens? Nous avons un premier Auteur, c'est lui que nous adorons par le mouvement indeliberé du cœur. Ce premier Auteur, si nous en jugeons par la profondeur

deur de ses œuvres, est impénétrable. Où as-tu donc revé Venerable, que l'Être, seul adorable, est de telle ou telle nature ? qu'il est plutôt matière qu'esprit ? Il est vrai que nous l'appellons le Grand Esprit, parce qu'il nous parle d'une manière intelligible, sans se montrer ; qu'il fait se faire entendre à ce qui pense en nous : mais nous n'avons jamais formé de questions puériles sur son essence. Ne vois-tu pas, Venerable, que quoi qu'il en soit de ton sentiment ou du mien, tu vas te jeter dans une abîme redoutable ? Tu prétens détruire le Grand Esprit, en disant, qu'il est matière, & tu te trouves obligé de donner à la matière toute bornée & toute impuissante qu'elle est pour agir, si elle n'est remuée, tout ce que tu refuse à une intelligence infinie, telle que nous la connoissons. Tu es fou, Venerable, de vouloir changer les impressions de tous les cœurs. Je le quittai avec indignation :

&

TTRE.

t l'autre
 er, qu'il
 matière
 folie, lui
 point de
 me tems
 tens pas,
 le Dieu,
 qui a mis
 c'est elle
 e, toute
 c que tu
 A quoi
 de Sens ?
 ur, c'est
 uvement
 nier Au-
 e profon-
 deur

& me tournant vers un Chrétien: quel est cet homme lui demandai-je? C'est un Baptisé, me repondit-il. Il est donc de ta Religion? non: mais c'est un grand Genie. Qu'apelles tu Genie? est-ce un Ange, un Cherubin, un Seraphin, comme tes Livres les apellent? Vierge Marie, Jesus, non de par Dieu dit-il. C'est un homme, mais un homme trop savant pour le malheur de notre Religion. Tu es bête, Disciple de Jesus, lui dis-je? Cet homme ne fait que conjecturer, & décider que ses conjectures sont des verités. La matière & l'esprit sont deux êtres incompréhensibles, & tu vois qu'il pretend les comprendre. Il a la manie de vos climats de raisonner sur tout, de nier ou d'affirmer tout, sottise que nos *Iroquois* n'ont jamais pratiquée. Nous voyons de l'ordre, de la sagesse, de l'amour dans l'univers, & nous connoissons ces choses, sans comprendre la main aimable & puissante, qui les

tra-

tra
nul
add
tap
tre
dite
dan
lesq
trab
haz
les
par
ne
ne
dem
qui
des
le h
a mi
donc
le ha
hazar
pour
ne t

ien: quel
je? C'est
est donc
c'est un
enie? est-
un Sera-
apellent?
par Dieu
un hom-
lheur de
Disciple
omme ne
ider que
ités. La
êtres in-
qu'il pre-
la manie
sur tout,
ttise que
ratiquée.
sageffe,
ous con-
prendre
qui les
tra-

trace par-tout. C'est cette main, que nul homme ne peut voir, que nous adorons. Tous les raisonnemens metaphysiques de ce Venerable me montrent son extravagance, & non sa solidité. Il ne peut manquer de se perdre dans ses idées, puisque les objets, sur lesquels il ose les former sont impénétrables. Que veut-il dire avec son hazard & son concours d'atomes? Si les astres & les hommes ont été créés par cas fortuit; pourquoi les atomes ne produisent-ils plus rien? pourquoi ne produisent-ils pas des créatures a demi? Le hazard n'est pas un être, qui réfléchisse & qui puisse se prescrire des mesures dans ses operations: & si le hazard est un fantôme aveugle, qui a mis chaque chose à sa place? Il faut donc qu'une main invisible & non pas le hazard ait conduit les atômes. Le hazard, Disciple de Christ, est un terme pour exprimer ton ignorance. Examine tous les mouvemens d'un dés, &

tu

tu verras que ce que tu apelles hazard est un point determiné par les mouvemens de la main, qui le jette. Ton Venerable est forcé de donner au hazard toutes les perfections, qu'il refuse au Grand Esprit. C'est donc seulement pour te faire changer de Créateur, & non pour le detruire entièrement, qu'il avance ces fadaïses. Tel est le fanatisme de tous tant que vous êtes.

EN verité, chér Alha, ces Peuples sont étranges. Ils courent serieusement après l'impossible, sans s'apercevoir du ridicule de leur course. Une route differente de celle, que les hommes en naissant n'ont que faire de chercher, a beau les egarer, ils l'admirent, & s'applaudissent d'avoir imaginé du nouveau. Ils veulent pénétrer l'impénétrable, comprendre l'incompréhensible. Les efforts de ces cerveaux foibles, mais audacieux, m'inspirent une grande pitié. Qu'ai-je afai-

fair
vor
je d
ver
pui
&
être
mon
sans
nati
quan

C
que
sulté
d'au
il po
rend
soit
lui q
Cort
conf
Ces
bes,
trop

faire de deviner ce que nous ne pouvons comprendre ? Qui m'assurera que je devine juste ? & de quoi m'avance une vérité prétendue, qui n'a pour tout appui, qu'un peut-être ? Ce que je suis, & ce que je sens, n'est pas un peut-être. Telle est l'espèce des vérités de mon cercle. Je ne puis sortir de là sans m'égarer ; mais la maladie de ces nations est de surpasser l'homme d'un quart, & de pleurer de son sort.

C'EST dominage, mon chère Alha, que le Grand Esprit ne les ait pas consulté. Il auroit donné à l'homme bien d'autres perfections, qu'il n'a pas. Est-il possible, me disoit un de ces Reverends, que l'homme, si admirable, soit presque de tous les animaux celui qui vive le moins ? Les Cerfs & les Corbeaux, animaux inutiles & sans conséquence, survivent à l'homme. Ces rochers, *Iglit*, ces arbres superbes, seront après nous. Nous vivons trop peu pour des personnages importants

tans comme nous. Qui t'a donné cet orgueil, Homme insensé, lui dis - je? connois-tu les raports infinis du grand tout, qui compose l'Univers? tu meprise une espèce de creature sans en connoître la nature & la dignité. Les avantages que le Grand Esprit leur a départis doivent au contraire te les rendre respectables. Tu devrois conclure, que puisqu'ils vivent plus que toi, c'est qu'ils sont plus utiles que toi sur la terre, & servent plus long-tems à la gloire du Maître du Monde. Toutes les perfections des animaux sont les rivales de la fiereté. Rassemble les merveilles de leurs ouvrages, & de tout ce qu'ils étalent à tes yeux éperdus, & tu verras qu'ils ne te cèdent en rien: leur sagesse & leur conduite est assurée. Jamais ils ne se dementent comme toi par mille travers. Que seroit-ce donc si tu lisois dans leur intérieur, & si tu connoissois le principe respectable, qui les fait agir d'une manière

nièr
moi
com
quoi
Ils n
de n
qu'ils
Euro
Nos
mon
ceux
osé f
natio
vage
toien
T
Pour
nois
cupe
en ju
mais
ble,
desie
ne pa

nière si sublime & si juste? ni toi ni moi, après mille raisonnemens, ne comprenons rien à tout cela. Nos Iroquois n'ont jamais méprisé les animaux; Ils ne rougissent pas de les manger, & de mêler leur sang avec leur sang, ce qu'ils ne voudroient pas faire avec les Européens, de peur d'en être infectés. Nos anciens Sages, à ce que m'a dit mon Père, ont condamné à mort tous ceux de nos compatriotes, qui avoient osé souiller leurs levres du sang de ces nations, que nous avions vuës sur nos rivages, & dont quelques hommes estoient tombés entre nos mains.

Tu t'élève au-dessus des animaux? Pourquoi juge-tu de ce que tu ne connois pas? C'est agir en étourdi. Occupe toi de toi-même, non pas pour en juger à fond, car tu ne le peux pas, mais pour juger de ce qui t'est sensible, & ne vas pas plus loin. Je te defie toi, & ta reverende nation, de ne pas avouer que ce sont là tes justes

limites. Tu decides, tu tranches, tu juges, tu condamnes sans savoir un mot de ce que tu dis. Le Soleil est ton falot, & fait venir les herbes de ton jardin; la terre une servante, que tu foules aux piés. Les animaux des machines organisées. Tu caractérise tout à ta fantaisie, sans pouvoir m'en donner une raison solide. Tu m'affirme tout cela avec une gravité scientifique, & moi je ris de ta sottise. Songe que tu ne peux connoître réellement que très peu de choses. Que le reste de tes connoissances prétendues, qui t'enflent, n'est que le fantome creux, qui se grossit à tes yeux. Reviens à ton état naturel, état de plaisir & de simplicité; Ne reforme pas ton cœur malgré lui: il n'a jamais appris en naissant tes folies & ton entousiasme. Si tes Pedagogues ne l'effarouchoient pas, la terre seroit le Paradis, que tu as perdu. Rien dans nos deserts ne nous allarme; rien ne nous attriste pour ne
l'a-

l'av
leu
les
avi
fins
nou
pée
fini
bien
leur
m'en
te ra
cour
Emb
d'ep
cie n
envo
Alha
plus
amis.

l'avoir pas compris. Les animaux ont leur district, & nous le nôtre. Nous les mangeons par amour, & non par avidité. Ils sont nos amis & nos voisins fidèles. Oui, Disciple de Christ, nous les aimons mieux que tes Européens. Tu vois, chère Alha, qu'on ne finit point avec ces fous. Tu vois combien leurs idées sont embrouillées, & leurs façons de penser confuses. Ils m'ennuyent infiniment, & je ne puis te rapporter que légèrement tous les discours, avec lesquels ils me fatiguent. Embrasse ma chère Glé, & sers lui d'époux en mon absence. Je remercie mes Enfans des peaux qu'ils m'ont envoyées. Sers leur de Père, chère Alha, toi que je regarde comme le plus chère & le plus tendre de mes amis.

 VINGT-SIXIÈME LETTRE.

J'ETOIS ces jours passés dans une maison de Filles Sacrées, que ces Européens enferment. Apparemment, mon chère Alha, qu'ils n'ont pas grande opinion de leur vertu, puisqu'ils leur donnent des barrières formidables, & inaccessibles aux humains. Un Sacrificateur benin, me conduisoit en ce lieu. Je vis les plus belles filles du monde, à travers de grilles impitoyables, qui se rassembloient sous mes yeux pour diminuer des attraits, qu'ils mettent en prison, disent-ils, de peur de gâter le monde par le péché. En vérité, chère Alha, si c'est se corrompre & se damner, que d'aimer ces objets innocents, ils ont raison car je serois à tous les Diables, si j'avois pu les

les
 ses
 Chr
 avo
 Père
 ma
 mic
 idée
 ce
 Il m
 aime
 dans
 gran
 dem
 gran
 filles
 cable
 des,
 teur
 mais
 gues
 t'ont
 heure
 Il est

les voir à mon aise. Ce sont les épouses de *Christ*, disent-ils, comme si le *Christ* mort sous Ponce Pilate pouvoit avoir des femmes. En tout cas le Père éternel a de belles bruës. Je dis ma pensée à ce Sacrificateur, & il se mit à rire. On me passe ici bien des idées en qualité d'Iroquois. D'ailleurs ce Sacrificateur n'étoit pas farouche. Il me parloit raison; ces sortes de gens aiment à leur façon. Ils distinguent dans les pechés des petits & des grands; & ce pater m'a assuré confidemment, que jamais il n'avoit fait la grande coulpe. Quoi, lui dis-je, des filles aussi aimables & aussi tendres, accablées sous le joug cruel de tes rigides, ne t'attendrissent pas, Sacrificateur? C'est là ma tentation me dit-il? mais par la vertu Dieu je m'en tire bragues nettes. Mais, ajoutai-je, que t'ont-elles dit à l'oreille, pendant deux heures & plus? Rien: quoi rien? non. Il est vrai que je suis nommé du Ponti-

se pour entendre l'aveu de leurs fautes, c'est la pratique de notre Sainte Religion. Par le Grand Esprit, lui dis-je, tu sçais donc leur penchant, puisqu'elles se damnent en aimant les hommes? Si tu parles en général, je te dirai quelque chose. Il est vrai, que ces pauvres filles combattent jour & nuit contre le Diable. Cet ennemi du genre humain leur envoie des suggestions delicates & dangereuses; mais je te promets que celles, que tu viens de voir, sont Saintes. C'est là le miracle des miracles de Christ, d'operer par sa grace des prodiges de chasteté, malgré la Nature. Toutes les filles sont nées pour la volupté: remarque cependant Igh, me disoit-il, qu'elles s'en eloignent courageusement. Dès leur plus tendre jeunesse, ces aimables créatures renoncent au droit legitime d'aimer & d'être aimées. Que font-elles donc là dans leurs cellules? elles haïssent donc tou-

te leur vie? Oüi, me repondit-il, excepté Jesus, qu'elles aiment uniquement. Mais, ajoutai-je, crois-tu qu'elles s'en tiennent à l'image du crucifié? Oüi, je t'en repons Igli. Un Christ, lui dis-je, d'yvoire ou de marbre est un amant bien froid. Tu badines Iroquois, me dit-il, & tes idées grossières n'atteignent pas jusques-là. Non, lui dis-je, Sacrificateur. Ces aimables enfans me paroissent à la torture, & le Diable, contre lequel elles font des efforts, c'est peut-être toi Sacrificateur. Tu les vois, elles te voyent: je gagerois qu'il n'y a nonnain au couvent, qui ne te changeat pour son crucifix. Que tes idées sont folles, Igli, me disoit-il. Va Sacrificateur, tu ne connois pas les mouvements du cœur. Sais-tu qu'il parle si haut, qu'on n'entend plus tes prédications? Ces filles imprudentes jurent ce qu'elles ne peuvent jamais tenir. Que peuvent tes loix severes contre celles de la Nature? on ne peut éviter l'amour,

mais on peut se tromper à l'age , qui lui prête toutes ses forces. A seize ans, me dis-tu Sacrificateur , ces filles ont promis de ne plus aimer. Elles ne savent pas ce que c'est alors pour la plupart, lui dis-je, & rien ne s'explique encore chez elles assez clairement. As-tu fait des nonnains Sacrificateur? Oui, me repondit-il, quelques unes. Je te plains, lui dis-je, tu les a egorgées au moment de leur engagement. Leur enfance a été la cendre, qui a couvert leurs passions. Leur cœur, qui en est le principe, tu devois donc l'arracher? Aux piés des autels de ton Dieu tu leur a fait faire des promesses, que des jeunes cœurs ne peuvent pas garder. Donne leur donc en même tems la permission de promettre & de ne pas tenir. Crois-tu que des leçons secretes & tres articulées ne viendront pas succeder aux documents de pedagogues impuisants de ton espèce? Tes Européenes aiment

me
mo
les
obli
tent
fain
leur
mèn
les
de t
simp
tu q
gess
prét
tion
à-l'h
escla
sur
quils
mai
Serp
chez
tent
tes :

ment autant que nos Iroquoises. L'Amour est de tous les cœurs & de tous les climats. Tes captives sont-elles obligées de te dire tout ce qu'elles ressentent pour les hommes? Crois-tu qu'une sainte colère leur fasse toujours tourner leurs mains vengeresses contre elles mêmes? Crois-tu que dans le secret elles n'apprennent pas du plus puissant de tous les maîtres, les leçons les plus simples & les plus persuasives? Crois-tu qu'elles ne s'ennuyent pas de ta fagesse? Crois-tu qu'elles ne soient pas prêtes à recevoir à la fois les precautions & le danger? je conversois tout-à-l'heure avec une de ces charmantes esclaves de ta Religion, & la consultois sur l'article de son cœur. Je suis tranquille; m'a-t'elle repondu, Iroquois; mais je suis aux prises avec l'ancien Serpent. Cette couleuvre s'est insinuée chez Eve notre Mère, & voudroit nous tenter jusques dans nos retraites saintes: que veux-tu dire, aimable en-

fant, avec ta couleuvre, lui ai-je dit? Les jardins de ton habitation t'effrayent-ils par des bêtes venimeuses? Tu m'entens pas Iroquois, m'a-t-elle dit, cè n'est pas cela. Vous autres pauvres Payens, ne voyez pas plus loin que votre nés: je parle du Diable. Comment, aimable enfant, lui dis-je, c'est le meilleur de nos amis. Nous sommes en pays de connoissance. Quelle connoissance! me dit-elle. Il faut être Iroquois pour avoir de semblables amis. Ne t'en effraye pas, lui dis-je, belle Chretienne: Ton Serpent est honnête Créature. L'as-tu vu ajoutai-je? non Jesus! Iroquois, je ne l'ai vu de ma vie. Veux-tu que je te le fasse voir? veux-tu faire amitié avec lui? vous êtes donc Sorciers vous autres? non, lui dis-je, belle enfant; mais nous autres Iroquois, nous avons des liaisons avec lui. Je lui fis des demonstrations infernales. Elle en rougit; elle n'en rougit plus. Le Serpent la fit rire, tout dia-

diab
ra.
cate
facto
dem
facto
mais
voire
fant
leras
té.
cent
fans
per
eut
tomb
Va,
n'as
mieu
etoie
leuv
pie,
vien
te m

- je dit ?
 t'effra-
 ses ? Tu
 elle dit,
 pauvres
 que vo-
 Com-
 je, c'est
 sommes
 elle con-
 aut être
 les amis.
 je, belle
 honnête
 je ? non
 a de ma
 lle voir ?
 i ? vous
 ? non,
 nous au-
 liaisons
 strations
 elle n'en
 re, tout
 dia-

diabolique qu'il étoit ; & la belle soupi-
 ra. Je racontois le fait à mon Sacrificateur ; tu es excommunié , dit-il, *ipso facto*. Que veux-tu dire, *ipso facto*, lui demandai-je ? Oui, continua-t'il, *ipso facto* : Tu n'entens pas ces termes, mais ils n'en sont pas moins efficaces, voire sur un Iroquois. Retire toi, enfant du Diable, tu es damné. Tu brûleras dans le souffre, pendant l'éternité. L'Enfer avec ses murs de quinze cents Lieues d'épaisseur sans portes & sans fenestres, ne te laissera pas échapper à ses flammes devorantes. Il n'y eut point d'injures, que ce beat ne fit tomber sur moi d'un air prophétique. Va, va, lui dis-je, Sacrificateur, tu n'as pas confessé celle-là, tu l'aurois mieux instruite. Les anciennes, qui étoient là, ne craignent pas tant la coupe leuvre du Paradis. Que dis-tu, impie, me dit-il, en s'irritant ? Conven-t'il à un Scelerat, comme toi, de te mêler de notre Religion. Oui, de-
 lui

lui dis-je, je m'en mèlerois en pareil cas, & suivrois de loin tes Reverends. J'ETOIS un grand sot, chère Alha, ces gens sont bien plus fins que moi. Mon grand crime, c'étoit de m'être vanté à cette figure originale, que je fus fort surpris de trouver scrupuleuse. La vérité du fait est, que je ne m'y attendois pas. Il m'avoit raconté tête à tête mille jolies choses, mais il les oublia sur le champ, pour prendre son ton severe. Ma belle captive & ses adjointes m'avoient passé ma franchise Iroquoise. Elles m'avoient apporté du rafraichissement, & me promirent une prompte conversion par le moyen de leurs prières. Je n'avois de foi qu'à ma belle enfant; je lui recommandai mon ame, elle me recommanda la sienne, & je la quittai très attendri. Tu ne peux t'imaginer, mon chère Alha, rien de plus charmant que cette belle élève de ses Pedagogues. Tu n'as donc pas ta liberté, lui disois-je, en secret.

Non,

Non
meu
m'o
J'et
Je s
& n
plus
jour
je n
ce d
été
mém
solat
mou
à Je
J'att
desir
me
elle,
ture
de l
j'aim
de r
sent

Non , me repondoit-elle , & je me
meurs dans ma cellule. Mes parens
m'ont insinué adroitement ma vocation.
J'étois si jeune & ne savois rien de rien.
Je suis sous la garde de mille serrures ;
& mon Breviaire , je ne l'entens pas
plus que l'Alcoran. Je le dis tous les
jours , c'est ma tâche douloureuse ; si
je ne l'adoucissois en pleurant l'absen-
ce d'un jeune homme , avec qui j'ai
été élevée , & que j'aime plus que moi-
même. Cependant je n'ai aucunes con-
solations , d'où vient , mon Dieu ,
mourrai-je d'amour , ai-je dit cent fois
à Jesus ! hélas il ne me repond rien.
J'attens les noces de l'Agneau & les
desire mille fois le jour. La mort
me console. Sache Iroquois , me dit-
elle , que tout étranger que tu es la Na-
ture m'en a dit autant qu'à toi. J'ai
de la disposition à être damnée , car
j'aime le Diable. J'ai deviné l'enigme
de nos Venerables. Ils nous tyranni-
sent & nous aiment. Je m'en suis aper-
çu

Non ,

çu quelquefois. Je ne vais jamais à confesse, que ma guimpe en desordre. Je ne fais ce que ces paters ont dans l'ame; mais ils me traitent avec plus de douceur quand je le la laisse errante sur mes épaules, & que ma robe est mal attachée. Ils me grondent, mais c'est avec tant de bonté, que je voudrois l'être à chaque instant. Ils perdent leur cruauté, & je les vois devenir faciles. Je ne m'en etonne pas, lui dis-je, un seul de tes regards m'enchanté, ta blancheur m'éblouit, belle captive. Ton linge n'approche pas des charmes qu'il derobe malicieusement aux yeux. Tes Sacrificateurs ne t'en disent pas autant que moi, mais ils le pensent. Sais-tu bien, Iroquois, me dit-elle, que l'un d'eux m'a baisé la main? Ah, ma belle enfant, qu'il a bien fait! en est-il resté là? Oui par Sainte Catherine, oui. Je ne haïssois pas ce cagot, mais je n'ai pu me refoudre à lui deceler mon cœur.

J'AF-

J'A
devin
toit
j'en
Reve
rable
je n'
suis
nes v
té est
plus p
tour,
trouv
mauv
je su
très g
barr
vre n
cret.
ble n
qu'il
font
& n
elles.

jamais à
 desordre.
 ont dans
 avec plus
 se erran-
 ma robe
 ondent,
 , que je
 ant. Ils
 les vois
 etonne
 regards
 eblouit,
 approche
 malicieu-
 ficateurs
 oi, mais
 roquois,
 'a baïfé
 t, qu'il
 Ouï par
 haïffois
 e resou-

J'APPREHENSDE à present, qu'il ne
 devine ce que je lui ai caché. Ce n'e-
 toit qu'un moment de fureur; mais
 j'en suis bien revenue. Il est vrai qu'une
 Reverende Mère m'a dit, que ces Vene-
 rables estoient d'un grand secours. Mais
 je n'en ai jamais fait l'épreuve. Je
 suis trop jeune, & ces discrettes non-
 nes vont devant moi. La communau-
 té est nombreuse, l'Abbesse n'est pas le
 plus petit article. Elles ont toutes leur
 tour, & moi, nouvelle professe, je ne
 trouve à la fin que des hommes de
 mauvaise humeur. Juge, Iroquois, si
 je suis satisfaite: non en vérité, no-
 tre grille m'en est témoin, & les saints
 barreaux du Monastère. Je te décou-
 vre mon cœur, & te demande le se-
 cret. Non, mon cher Iroquois, le Dia-
 ble ne vient jamais pour moi, tandis
 qu'il vient pour les autres. Nos Mères
 sont sans doute plus Sorcières que moi,
 & nos Reverends ne se confient qu'à
 elles. Tu vois, chér Alha, les tour-
 mens

J'AP-

mens de ces victimes de virginité. Tu en seras étonné. Ce qui me pique, c'est ce Venerable caffard, qui veut me cacher par mille detours son amour & sa passion.

VINGT-SEPTIÈME LETTRE.

IL y a ici autant de Moines, que d'Iroquois dans nos deserts. Il y en a des noirs, des gris, des blancs; les uns chauffés, les autres nuds piés. Les uns avec un chapeau, les autres avec un coqueluchon, pointu, quarré, ample, étroit. Les uns barbus, les autres tondus; les uns pauvres, les autres riches; les uns gaillards & dispos, les autres severes. Que d'animaux singuliers, disois-je à un Anglois de mes amis? tu les vois ces Reverends me dit-il? Ce sont les plus habiles & les plus adroits de ces cli-

clin
mer
cha
hom
fie
com
ces
ser l
des
n'est
tres.
terre
les r
qui l
fance
nes d
mém
vallée
point
verse
point
veillè
beaux
damm

climats. Veux-tu savoir, *Igli*, comment ils se sont enrichis? c'est en prêchant jadis le jugement dernier. Les hommes de ces tems eurent la courtoisie de les en croire sur leur parole, & comptant mourir au tems marqué par ces Entoufiastes, ils resolurent d'appaiser le Christ irrité par des présens & des dons aux Monastères. La crainte n'est pas le moindre revenu des Prêtres. Ils se défaisoient de leurs riches terres pour le bien de leur ame entre les mains de ces saints personnages, qui les recevoient par pure complaisance, & pour donner lieu aux bonnes œuvres; puisqu'ils croyoient eux-mêmes se trouver bientôt à la fameuse vallée de *Josaphat*. *Jesus* ne parut point dans les nuës, l'embrasement universel de la machine ronde ne vint point, les trompettes des cieux ne veillèrent point les morts des tombeaux, le triomphe des bons & la condamnation des mechans furent différés.

L

aux

aux Siècles avenir ; mais les Venerables ne rendirent rien. Ce qui m'étonne, c'est comment ces Graves & ces Sanctifiés solitaires, prenoient des précautions pour des biens qu'ils alloient quitter comme tous les autres humains. Ils montrent hardiment ces donations en justice contre les arrières neveux, & les descendans de leurs bienfaiteurs. Ils ne rougissent pas d'être plus riches que les enfans de ces anciens Seigneurs. Cette écume de la fortune orageuse, ce ramas endoctriné de gens de toute espèce, ce superflu corrosif des états, fait un grand corps oisif, dangereux, inutile, avide, voluptueux. Ils donnent au public quelques volumes compilés & scientifiques pour toute monnoye des grands biens, qu'ils croient avoir droit après de manger impunément. Ils possèdent plus du demi-tiers de ce royaume ; ils boivent, ils mangent, ils revent, ils chantent pour le Salut des hommes. Sans eux les François iroient

à

à to
re d
les
dria
uns
port
gaiet
grac
vertu
rend
Nous
& av
que
cité d
avons
comm
giosit
ne le
que l
me c
donat
tre to
biens
ils de

à tous les Diabes. Ils arretent la colere des cieux ; ils trafiquent les scrupules & les miracles. Ils sont hypocondriaques ; ils sont de belle humeur ; les uns sont saints à canoniser ; les autres portent le joug de Christ avec une gaieté tout-à-fait admirable : c'est la grace qui opere toutes ces diversités vertueuses. Tu n'aimes pas ces Reverends, lui dis-je ? non, me repondit-il. Nous les avons tous chassés d'Angleterre & avons restitué à la noblesse des biens, que nos Ancêtres avoient eu la simplicité de donner à ces devots rusés. Nous avons déclaré les donations nulles, comme ayant été extorquées à la religiosité, & à la crédulité publique, & ne les aurions cru valides, qu'au cas que la fin du monde fut venue, comme ces Imposteurs le prêchoient. Une donation, faite par crainte, est contre toutes les Loix. Faut-il tant de biens pour vivre d'herbages, comme ils devoient faire ? N'est-il pas hon-

teux de voir un Moine sur un cheval fringant , & le Noble croté jusqu'au cul aller à pié, & vivre chez lui plus mal que les Valets de ces Venerables. Mais que dis-tu Milord, des pauvres Moines de ces climats? Ils demandent l'aumone, ils vivent austérement. Bon, me dit-il, tu ne les connois pas Igli. Ils ne voudroient pas troquer leur beface pour les amples possessions des autres? Ces compères baissent la prunelle devotieusement, & vont à leur but. Ils achètent au depens de leurs mortifications, la tendresse du Peuple, des vieilles, & des fots. Les chauffer, leur donner des chemises, ce seroit leur ravir tous leurs fonds; ce seroit leur couper la gorge. Il est vrai que j'estime ces Venerables, ils suivent les Apotres: jamais on ne les voit contester en justice. Ils sont prêts à tous les evenemens: la peste, la mort, le feu ne les épouvante pas. Ils sont les enfans perdus des autres Moines graves, discrets,

&

& de conséquence , qui n'ont garde de troubler leur repos pour le Peuple qui periclite. Mais que ne travaillent-ils de leurs mains, au lieu des études auxquelles ils s'appliquent sans y réussir jamais ; ils rendroient service aux Catholiques de ne pas les fatiguer par des Sermons ? A quoi bon , Igli , tous ces originaux , me dit le Milord ? je n'aime point des hommes officieux de cette espèce ; nous sommes secourus à Londres dans nos incendies , aussi bien qu'à Paris , & n'avons point de ces Reverends. Mais ici les femmes les soutiennent & les aiment sans scrupule , à cause de leur difformité Religieuse. Elles sont compatissantes naturellement , & ne peuvent voir de sang froid un homme dans la douleur. C'est l'homme , qu'elles aiment & non pas la personne , Igli , ne t'y méprends pas. Ces habits rudes excitent la volupté plus que les plus brillans. L'Amour n'a point de loix ni de barrières. Tu vois , chère Alha,

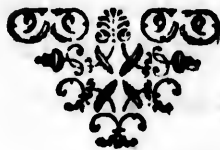
L 3

que

&

que ces Peuples sont extravagans , même parmi leurs Sages. Qu'ils ont beau disputer les droits à la Nature, qu'elle a son empire legitime tôt ou tard ; tous ces Moines pauvres & riches ont leur béatitude. La Providence deploye en leur faveur la force & la misericorde de son bras. Que ne suis-je dans nos chères Solitudes ! Que ma chère Glé soit heureuse , & que tes ans se multiplient. Embrasse mes enfans, chère Alha, & que ta tendresse dure autant que la mienne.

Fin du Tome Premier.



travagans,
Qu'ils ont
la Nature,
ne tôt ou
s & riches
dence de-
& la mi-
ne suis-je
Que ma
que tes
mes en-
tendresse

